

LIVRE
DE L'ACADÉMIE
DE CRÉTEIL
2023

Citius Altius Fortius



ACADÉMIE
DE CRÉTEIL

*Liberté
Égalité
Fraternité*

Citius
Altius
Fortius



LIVRE
DE L'ACADÉMIE
DE CRÉTEIL
2023



Le livre de l'académie de Créteil 2023
s'inscrit dans le cadre des actions territoriales
menées par la mission
« Maitrise de la langue et des langages –
prévention de l'illettrisme ».

Vous pouvez retrouver ces textes
et des informations supplémentaires
en vous rendant sur le site :
<http://langage.ac-creteil.fr/>

© Rectorat de l'académie de Créteil, 2023
ISBN : 978-2-11-139635-7
ISSN : 2555-2147

LIVRE
DE L'ACADÉMIE
DE CRÉTEIL
2023

AUTRICES, AUTEURS AYANT PARRAINÉ LE PROJET

FABIEN ARCA
BERNARD CHAMBAZ
LAURENT CONTAMIN
ÉRIC DUSSERT
CHRISTOPHE FOURVEL
MÉLANIE LEBLANC
SABINE MACHER
ISABELLE PANDAZOULOLOS
LUCTARTAR

Cet ouvrage a été édité avec le soutien
de la Délégation académique à l'action culturelle (DAAC)
et de la Direction de la communication du rectorat
de l'académie de Créteil.

Il a été réalisé et cofinancé en partenariat
avec la Médiathèque départementale de Seine-et-Marne,
la Maison des écrivains et de la littérature
et le département du Val-de-Marne.

Les Parrains



Dans ce septième ouvrage de la collection, comme dans les parutions précédentes, des textes écrits collectivement par des élèves de sixième font écho à des textes conçus pour eux par des écrivains « parrains », tous auteurs reconnus. Neuf classes ont ainsi rencontré chacune un écrivain, venu avec son texte pour en partager la lecture et amener « sa » classe à inventer sa propre écriture.

À chacun des trois départements de l'académie a été associé un genre littéraire : le récit pour la Seine-Saint-Denis, la poésie pour le Val-de-Marne, le théâtre pour la Seine-et-Marne. Chaque classe, accompagnée de son professeur, s'est inspirée du texte de son « parrain » ou de sa « marraine » pour laisser voguer son imagination.

Les textes, une fois écrits, ont été mis en page et illustrés par des élèves de première du lycée Alfred-Costes à Bobigny – ainsi est né un livre à part entière.

Cette collection, pilotée par la mission Maîtrise de la langue et des langages – prévention de l'illettrisme, illustre l'effort engagé par notre académie en faveur de l'apprentissage de l'écriture et de la lecture, et plus largement de la maîtrise de la langue française.

Un apprentissage déterminant pour tous les élèves dans la réussite de leur parcours scolaire, mais aussi, ensuite, de leur insertion sociale et professionnelle.

Cette publication est soutenue par la direction de la communication et la Délégation académique à l'action culturelle (DAAC) de l'académie de Créteil. Elle a bénéficié du fidèle appui de la Maison des écrivains et de la littérature, de la Médiathèque départementale de Seine-et-Marne et du département du Val-de-Marne. Les rencontres avec chaque écrivain ont pu avoir lieu grâce à leur aide, et je leur en suis très reconnaissant.

Je félicite chaleureusement les élèves de sixième et de première qui ont conçu cet ouvrage pour leur créativité et leur engagement. J'exprime toute ma gratitude aux auteurs et aux enseignants qui les ont accompagnés dans l'invention de ces personnages, de ces textes, de ces images, jusqu'à ce que naisse ce livre.

Bonne lecture !

Daniel Auverlot
Recteur de l'académie de Créteil

Recteur du Le mot

**Remonter sa pente !
Le ballon magique**

Collège Barbara à Stains

ÉRIC DUSSERT

Classe de 6^e B

p. 13

**Le nuage
de Magellan
Viser les étoiles**

Collège République à Bobigny

ISABELLE PANDAZOPOULOS

Classe de 6^e 9

p. 22

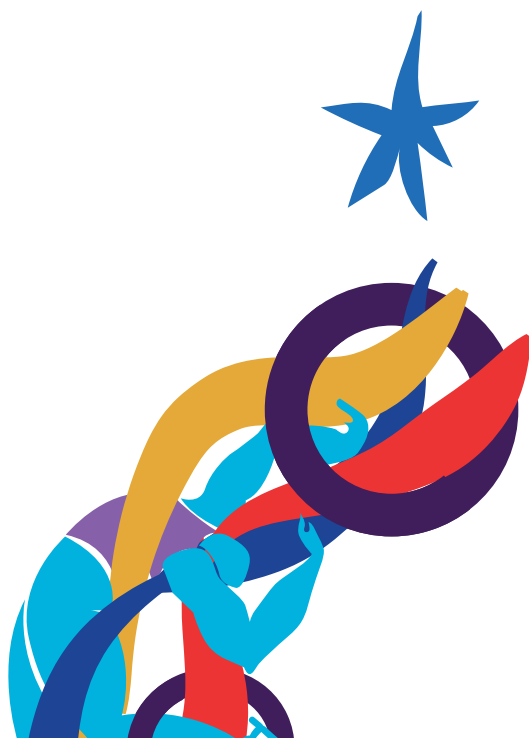
**Le sac à dos
La plus belle histoire du monde**

Collège Elsa-Triolet à Saint-Denis

CHRISTOPHE FOURVEL

Classe de 6^e E

p. 34



2

POÉSIE
VAL-DE-MARNE**Trois mots et une ruine
La fleur de l'amitié**

Collège Le Parc à Saint-Maur-des-Fossés

SABINE MACHER

Classe de 6^e 5

p. 44

**Écrire plus haut
Souhaiter plus haut
et partager plus fort**

Collège Robert-Desnos à Orly

MÉLANIE LEBLANC

Classe de 6^e F

p. 52

**Citius Altius Fortius
À la neige**

Collège Karl-Marx à Villejuif

BERNARD CHAMBAZ

Classe de 6^e E

p. 60

3

THÉÂTRE
SEINE-ET-MARNE**Une amitié en or
Cher Jesse**

Collège Paul-Langevin à Mitry-Mory

FABIEN ARCA

Classe de 6^e F

p. 71

**Si vales valeo
Madame Placard
et les Jeux olympiques**

Collège Henri-Dunant à Meaux

LUCTARTAR

Classe de 6^e 4

p. 79

**Les yeux de la victoire
partie 1****Les yeux de la victoire
partie 2**

Collège Le Luzard à Noisiel

LAURENT CONTAMIN

Classe de 6^e 4

p. 89

Sommaire





RÉCIT SEINE-SAINT-DENIS

Les collégiens de la Seine-Saint-Denis
ont travaillé avec trois auteurs

La classe de 6^e B
du collège Barbara
à Stains
avec ÉRIC DUSSERT

La classe de 6^e 9
du collège République
à Bobigny
avec ISABELLE PANDAZOPOULOS

La classe de 6^e E
du collège Elsa-Triolet
à Saint-Denis
avec CHRISTOPHE FOURVEL

dans le cadre d'un partenariat
avec la Maison des écrivains
et de la littérature

Classe de 6^e B

Collège Barbara à Stains

ÉLÈVES

Nosaidanowren ALI
Amina AMRAOUI
Thajikka BALAMOORTHY
Maëlys DELANNAY-LIMEA
Manuela DOUBLEMART
Sekou GARY
Mohamed-Kaba JABBI
Nobin KHAN
Ameldy LIAMBU
Duralph LIMA
Parama MIAH
Nathanaël NGOYI
Santhosh PIRATHAPAN
Sara PLUSQUELLEC
Ilan REHMAN
Ibraheem SHINWARE
Célia TOUAHRI
Aya TSAOULAL
Yassine TSAOULAL
Soufiane ZIANI



PROFESSEURE

Laurène MAIER, professeure de français

Remonter sa pente !

En cette période préolympique, il me revient qu'en mes années de collège un roman m'a particulièrement marqué. Il ne racontait aucun épisode de la brave conquête de la liberté par un jeune vacher. Il ne contait pas non plus la bataille fabuleuse des Hommes contre de mesquines divinités. Il ne peignait pas plus les voyages excitants d'un Ali Baba tentant sur leurs terres mêmes de dévaliser une poignée de voleurs. Il nous expliquait avec simplicité mais beaucoup d'accent l'expérience terrible d'un homme écrasé par la guerre. Brisé en son âme, mutilé en son corps, et cependant renaissant par la volonté d'un autre qui, le connaissant de longue date, sait pertinemment quelles étonnantes capacités sommeillent en lui, malgré son lamentable état.

Ce roman de la persévérance, ce roman qui démontre que l'on peut jaillir de soi par le haut, avec efforts sans doute, avec souffrances peut-être, mais avec dignité, s'intitule *La Ligne droite*¹. Il a été composé par Yves Gibeau (1916-1994), un journaliste et romancier qui a connu lui-même pour débiter son existence l'école militaire pour enfants (les « enfants de troupe » destinés à fabriquer des soldats sans volonté propre), puis le régiment, la caserne et enfin la guerre de 1939 où l'attendait une dernière vacherie au détour d'une tranchée : un camp de prisonniers en Allemagne... Yves Gibeau savait très bien ce que la vie peut apporter de difficile, d'âpre, de douloureux. Il aurait pu baisser les bras lui aussi et se taire... Ou ne rien écrire. Il choisit de lutter, mot après mot, de devenir journaliste, de s'engager pour ses sœurs et frères les femmes et les hommes. Pour eux, pour leur donner du courage, il a écrit *La Ligne droite*.

Son livre n'est plus beaucoup plus lu sans doute, mais il est toujours édité. Il y a fort à parier qu'il sera lu encore et encore parce qu'il porte un message simple et nécessaire : battons-nous les uns pour les autres, soyez forts pour les faibles, aidons-nous tous à progresser ensemble. Parce que la vie est comme le fleuve et qu'elle dévale malgré tout, vous serez peut-être même les vecteurs de la postérité de ce roman car quelqu'un vous en a parlé un jour, parce que vous avez poussé la curiosité jusqu'à l'aller voir dans une médiathèque, une bibliothèque, sur les rayonnages de vos grands-parents ou que vous



l'aurez trouvé chez un bouquiniste ou une boîte à livres. *La Ligne droite* vous aura ouvert ses pages et vous aurez fait copain-copain.

Au cours de cet intermède entre vous deux, vous avez découvert l'histoire de Stefan Volker, un grand espoir allemand de la course à pied, du 800 mètres en particulier. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il est enrôlé – il n'a pas le choix – et il est envoyé au front où il perd un morceau de bras – on le lui tranche –, puis, comme un être vaincu, il se perd parmi la foule des troufions, des fantômes revenus de l'enfer par miracle à la vie. Pas à la vie d'avant, car ils ont perdu le goût de vivre et la joie. Ils sont écoeurés de la folie des Hommes et de ceux qui les dirigent, ils sont brisés, traumatisés, ils ont vu des choses inadmissibles – des événements que leur esprit et leur âme ne peuvent pas admettre. Las, moralement abattu, Stefan Volker se contente désormais de survivre en vendant des journaux à la gare de Munich sous un faux nom. Durant cinq ans, il se survit à lui-même comme une ombre. Il semble fini.

Son ancien entraîneur, Julius Henckel le croise par hasard et le prend sous son aile et, malgré la volonté de l'ancien soldat qui ne veut pas être aidé, le remet à la course et lui permet d'aller plus loin, plus vite, d'aborder des espoirs plus hauts. C'est ce partage intense, cette fable sur la générosité de l'un et sur les efforts méritoires de l'autre que nous raconte Yves Gibeau :

« Allonge les bras ! Le droit surtout ! Allonge ! Tes jambes aussi... Plus souple ! Déroule ! Reçois-toi légèrement. Effleure la piste... Écoute-toi courir. Pas de bruit. En douceur... Et souffle bien. Respire normalement... »¹

Au-delà du très beau récit sur le sport, *La Ligne droite* nous raconte encore une chose très importante. Publié en 1956 aux éditions Calmann-Lévy, il y a soixante-six ans, c'est-à-dire neuf ans après la fin de la guerre durant laquelle les nazis ont commis tant d'horreurs, poussé tant d'êtres humains dans des drames incommensurables, Yves Gibeau a le courage de dire à ses concitoyens français : « Voyez, les êtres humains allemands qui n'étaient pas des nazis ont souffert eux aussi, ils ont pâti de cette folie eux aussi. » Or, il en fallait du courage en 1956 pour oser tenir ce langage aux Français.

Plus vite, plus haut, plus fort, Yves Gibeau ne nous dit rien d'autres : soyons lucides et généreux *plus vite*, plaçons-nous moralement *plus haut*, ensemble soyons *plus fort* contre l'injustice et l'inacceptable.

¹ *La Ligne droite*, Yves Gibeau, Calmann-Lévy, 1956

- Dis, Rayan, pourquoi tu te prends toujours des cartons rouges ?

Je suis un jeune garçon qui adore jouer au football, mais je n'arrive pas à rester calme pendant les entraînements, et même parfois aussi pendant les matchs. Durant les matchs, comme je fais beaucoup de fautes, l'arbitre me donne presque toujours un carton jaune et je finis souvent par avoir un carton rouge. Quand je me prends un carton rouge, je ne peux pas juste rester bien sage-ment sur le banc de touche, c'est au-dessus de mes forces. Je finis forcément par m'énerver et je peux répondre par un coup de poing dans le ventre à quelqu'un qui vient me réconforter, ou même, de rage, essayer de l'étrangler. Ainsi, à la longue, personne ne se risque plus à venir me voir. Alors, n'ayant plus personne sur qui évacuer ma colère, je vais jusqu'à faire des croche-pattes aux joueurs qui passent devant moi...

- Dis, Rayan, pourquoi t'énerves-tu ainsi ?

Je ne sais pas trop pourquoi mais je crois que c'est parce que j'ai été abandonné peu après ma naissance par ma mère et élevé par mon père. Ma mère m'a manqué pendant toute mon enfance et je n'ai jamais réussi à ressentir de l'affection de la part de mon père. Pour avoir l'impression d'être aimé, je me débrouillais toujours pour être le centre de l'attention de tous. J'avais différentes stratégies pour y parvenir : je cassais mes jouets, je hurlais sans raison, j'attaquais mes camarades et parfois j'allais même jusqu'à me coucher par terre pour mordre les mollets des adultes qui avaient le malheur de me connaître et de me côtoyer, comme les invités de mon père ou mes professeurs par exemple. En ma présence, quiconque devait toujours se tenir prêt à sentir des dents se planter dans sa chair. Une fois, j'ai été jusqu'à mettre le feu aux rideaux parce mon père m'avait privé de dessert. Rien ni personne ne pouvait m'arrêter.

Mon père, qui ne supportait plus mon attitude, me frappait à chacun de mes accès de colère. Mais, plus il me frappait, plus ça m'énervait et plus je me déchaînais dans mes crises, et fatalement, mon père devenait de plus en plus violent avec moi. Au début, je recevais des gifles, puis des coups de ceinturon et enfin des coups de poing. Je ne comprenais plus ce qui m'arrivait : mon père et moi étions pris dans une spirale infernale.



- Dis, Rayan, comment as-tu changé ?

Un soir, après une séance d'entraînement particulièrement agitée, j'ai vu un ballon de foot posé sur le pas de ma porte comme s'il m'avait attendu là toute la journée. Il avait des rayures turquoise et vert pomme. Je n'avais jamais vu un ballon de foot de cette couleur, alors je l'ai pris avec moi, sans savoir que ce ballon allait changer ma vie.

Le lendemain matin, j'ai pris le ballon pour rejoindre à pied mon club de foot. Sur le chemin, il m'a semblé qu'un ronronnement sortait de mon sac, comme une petite voix étouffée... Je regarde autour de moi et ne voit personne. Pour suivre mon chemin, j'ai perçu à nouveau le son. Je me suis arrêté et j'ai collé l'oreille contre le ballon. La petite voix m'a dit :

- Bonjour Rayan.

- Qui es-tu ? Comment connais-tu mon nom ? ai-je demandé.

- Je suis le ballon magique. Je sais tout sur tout le monde. Emmène-moi à ton entraînement et tu verras...

- Euh... d'accord. Bon... On va se dépêcher d'aller à l'entraînement, ai-je répondu, apeuré.

Je suis arrivé dans les vestiaires du stade et j'ai rejoint mon équipe. Ils ont commencé à s'échauffer avec le ballon parlant. J'ai même raté un tir mais, bizarrement, je ne me suis pas mis en colère et tout s'est déroulé dans le calme ce jour-là. Mes camarades me dévisageaient : ils ne me reconnaissaient plus et moi-même d'ailleurs je ne me reconnaissais plus non plus...

Après l'entraînement, sur le chemin du retour, j'ai cru percevoir à nouveau la voix du ballon magique. J'ai collé mon oreille contre la surface ronde et j'ai entendu très distinctement :

- Rayan, je connais le secret de ta libération. Il faut tout changer : achète un calepin et écris. Allez ! Arrête de t'énerver et de frapper : écris ! Crois-moi, ta vie va changer. N'oublie pas aussi de me garder toujours près de toi et de m'emmener à chacun de tes entraînements. Tu te débrouilleras aussi pour que je sois choisi comme ballon pour tous les matches.

À l'écoute de ces paroles, je suis resté étourdi, comme si je venais d'entendre un ordre divin. Puis, en proie à une terreur incontrôlable, comme dans un cau-

chemar, je suis entré dans un magasin et j'ai acheté un calepin. Le lendemain, après l'école, je me suis jeté sur mon lit énervé en me demandant ce que je pourrais encore faire ce soir. C'est alors que j'ai entendu le ballon me poser toutes sortes de questions en commençant toujours ses phrases par : « Dis, Rayan ». En même temps, il m'ordonnait d'écrire les réponses sur mon calepin. Qui pourrait désobéir à une voix qui sort d'un ballon de foot ? J'ai donc pris mon calepin, j'ai recopié à chaque fois la question du ballon et j'y ai répondu en-dessous et le résultat est le texte que vous êtes en train de lire. En écrivant, je deviens une autre personne, plus calme, plus douce, plus souple. Vous ne le sentez pas ? Le ballon m'a encore posé beaucoup d'autres questions et j'ai dû écrire encore beaucoup d'autres réponses, je ne pourrais jamais tout vous raconter. Je n'ai pas oublié de rapporter le ballon à chacun de mes entraînements et de mes matchs. Lorsque j'ai le ballon entre les pieds et que je joue avec, il continue à me poser des questions et cela m'apaise.

Au fil des jours, mes coéquipiers ont remarqué que j'avais changé et que je m'énervais de moins en moins, même lorsque je ratais un tir au but. Pour la première fois cette semaine, j'ai joué un match sans recevoir un seul carton. Je ne m'énerve plus : lorsque je sens la colère monter, je pense que je vais pouvoir la confier à mon journal, le soir venu. Je suis devenu le plus calme, le plus doux et le plus souple des membres de mon équipe. Au début, on ne me reconnaissait plus, mais très vite on oublia que je n'avais pas toujours été ainsi, car je suis devenu un joueur indispensable à la victoire.



RÉCIT

Collège Barbara à Stains



Classe de 6^e 9

Collège République à Bobigny

ÉLÈVES

Esmir ADILI
Mayes AMAR
Biagui BARADJI
Hamet BARADJI
Yasmina BETARKHANOV
Gbitignon BLEY
Abdel-Hakim CHABANE
Bianca CISTIMOV
Diaty DIALLO
Mody DIAWARA
Ibtihal EL HADI
Yiyang HU
Nana KOROKOSSI
Amadou LY
Alexandra MOSCALENCO
Risutha PALANI
Lilia SALHI
Wafa SANDALI
Timéo SEBBAH
Gurjant SINGH
Ashvina SIVALINGAM
Léa SYVRAIN



PROFESSEURES

Pauline BILLAUD, professeure documentaliste
Nathalie SOLLET, professeure documentaliste
Charlotte WEINSBERG, professeure de français

Le nuage de Magellan

J'ai le cœur qui bat trop fort. Je le sens qui cogne et tape contre mes côtes, descend le long de ma colonne vertébrale, dans mes reins, mes genoux, je le sens du haut de mon crâne jusqu'au bout de chaque orteil. À moins que ce ne soit la douleur qui frappe, lance et me vrille. Je préfère ne pas y penser. Je me lève. Je marche. Je souffle.

Tout va bien.

Dans ces moments qui précèdent l'entrée en scène de chacun d'entre nous, il règne dans les coulisses une atmosphère indescriptible. Il y a comme d'habitude l'odeur de nos sueurs, du talc et de la poussière, il y a le bruit léger de nos justaucorps et le frou-frou des tutus, l'effervescence du théâtre... Mais ces jours-là, les jours de concours, il y a autre chose, difficile à décrire, une chose impalpable, invisible mais si puissante qu'il me semble qu'il suffirait d'une étincelle pour que tout prenne feu. Comme si toute l'énergie que nous allons devoir déployer était là, enfermée à l'intérieur de chacun de nous, qu'il nous fallait la contenir jusqu'à la seconde où enfin, nous allons bondir sur scène pour la laisser exploser...

J'ai encore mes chaussons à la main. Je retarde le moment de les enfiler. On me regarde. Les autres les ont déjà aux pieds depuis longtemps. Je les ignore. Peu m'importe ce qu'ils imaginent. Ma décision est prise. Mon cœur bat maintenant si fort que j'ai l'impression qu'il est dans ma tête. On nous fait signe d'approcher sur le devant de la scène. Le rideau de velours rouge est encore tiré. Derrière on entend les gens qui s'installent. La tension monte d'un cran. On nous laisse le droit de jeter un coup d'œil. À tour de rôle, on cherche nos parents des yeux. Ils sont tous venus. Évidemment. Les jours de concours, ils sont toujours là, quand on joue notre vie à pile ou face...

Mais il est temps que je me présente. Pour que vous appreniez à me connaître. Avant de me juger, il faut que vous sachiez pourquoi. Ce que ça signifie *vraiment* pour moi de danser aujourd'hui.



RÉCIT

ISABELLE PANDAZOULOLOS



Et pourquoi ce n'était pas possible de faire autrement. Je veux devenir danseur. Danseur dans un ballet. Je ne pense qu'à ça, je ne vis que pour ça depuis que j'ai cinq ans. C'est plus qu'une passion. C'est ma raison de vivre. Il n'y a que quand je fais des pirouettes et des entrechats que je me sens moi-même. Je suis le seul comme ça dans ma famille. Comme dirait mon père, on se demande d'où ça me vient. J'aime pas quand il me regarde avec cet air-là. Comme si j'étais un animal bizarre.

Je m'appelle Juan Esteban Nuñez. Je vous rassure, personne ne prononce jamais mon nom correctement et on me demande à chaque fois d'où je viens. Et à chaque fois, il faut que j'explique que mes parents sont chiliens, mais que moi, je suis né en France, que je suis français et que je ne suis jamais allé au Chili. Après, en général on me demande où se trouve le Chili. Je réponds que ce pays se trouve en Amérique du Sud, sur l'océan Pacifique. C'est une étroite bande de terre qui va du désert d'Acatama jusqu'au cap Horn. C'est tout ce que je peux dire. J'ai passé des heures à regarder la carte et les photos d'une encyclopédie en ligne. Mes parents n'y sont plus jamais retournés. Ils ont fui pour *sauver leur peau*. C'est tout ce que je sais. Ils m'ont promis qu'ils me diraient pourquoi quand je serai grand. Ça leur fait mal de parler de leur pays. Je crois que ça leur manque. J'aime pas les yeux que ça leur fait quand ils en parlent. C'est comme un gros chagrin qui ne passe pas. Mes parents ont un restaurant où ils proposent des plats de leur pays. C'est délicieux alors le restau est toujours plein. Ils travaillent énormément jusque tard dans la nuit.

Mais aujourd'hui, ils sont là. Ils ont même fermé pendant deux jours. En pleine semaine. Cela ne leur arrive jamais. Quand j'étais petit, même les jours de rentrée, c'était ma sœur Eva qui me conduisait à l'école. Je les vois qui s'installent. Ils se sont faits beaux. Maman a mis la même robe qu'elle portait au mariage de notre voisine. Et elle est allée chez le coiffeur. Je la trouve très belle. Quant à mon père, je le reconnais difficilement. Il a mis un costume dans lequel il a l'air trop serré. Il est tout rouge.

Ils se prennent la main. Ils se sourient. Papa se penche et murmure quelque chose à l'oreille de maman. Elle rit.

Ils sont si fiers de moi. Je ne peux pas les décevoir. Je ne peux pas. Il faut que je gagne ce concours. Je n'imagine même pas si je devais leur annoncer le contraire. Et pire encore, que je n'ai même pas pu concourir. Je sens les larmes monter. Je ne peux plus respirer. Je recule. Je dois me concentrer. Je retourne en coulisses.

Je pense à ma sœur Eva qui est si loin. Je ne lui ai rien dit. Si elle savait, elle me conseillerait de laisser tomber. Mais elle n'est pas là. On dit que les absents ont toujours tort. Avec elle, ce n'est pas tout à fait vrai. C'est plus compliqué que ça.

On nous fait signe qu'il est temps d'aller nous échauffer.
Sept garçons pour trois places.

À l'école de l'Opéra, à la fin de chaque année, ils éliminent les moins bons. J'y suis depuis que j'ai huit ans. J'en ai quatorze. Jusqu'ici, ils m'ont toujours fait passer. Mais il faut avouer que chaque année, c'est plus dur. Et la compétition entre nous de plus en plus terrible.

J'enfile mes chaussures, je m'étire, je tourne mes poignets, ma nuque, et je me mets à la barre, troisième position, lève la jambe gauche, tout le poids sur mon pied droit et la douleur me vrille, je me mords les lèvres pour ne pas crier. Je vois mon reflet dans le miroir, je suis devenu livide. C'est si violent que j'en ai la tête qui tourne. De l'autre côté de la salle, Maxime, mon principal concurrent, n'a rien perdu du spectacle. Il se doute de quelque chose. Je vois bien à quel point ça lui fait plaisir. Face à moi, il n'a aucune chance de passer. Je suis meilleur que lui et ça le rend méchant. Mais si je tombe ou que je déclare forfait, c'est lui qui prendra ma place. Il en rêve. Nos regards se croisent. Il me fait un clin d'œil. Ses lèvres s'étirent en un sourire carnassier. Il est sûr que je vais m'écrouler. Il n'a pas tort. J'ai tellement mal que je m'échauffe à moitié. Et puis la sonnerie retentit. Il est l'heure de retourner dans les coulisses.

Je ne vais pas y arriver. Je mords mes lèvres un peu plus fort. Et j'avance sans boiter.

S'il n'y avait pas eu Eva, je n'aurais jamais pu entrer dans cette école. Papa était contre et maman se range toujours à son avis. Il a tout fait pour me détourner de ce qu'il pensait être un caprice. En vérité, je pense qu'il avait un peu honte. Danseur, ça fait fille... Il m'a imaginé habillé en tutu, maquillé, il s'est dit qu'on allait se moquer de moi. Il m'a forcé à faire du foot, du basket et de l'escalade. Je l'ai fait pour lui faire plaisir. Mais j'ai continué la danse en cachette. Un jour, il m'a surpris en train de faire quelques pas de danse dans le jardin de notre voisine. Il a vu combien j'étais heureux, et peut-être même qu'il s'est rendu compte que j'avais un don.

« Puisque c'est ça que tu veux, il a bougonné,.... Mais tu as intérêt à être le meilleur ! »

Jusqu'à présent, je ne l'ai pas déçu. J'ai toujours été classé premier à chaque concours, chaque fin d'année.



Mais voilà, cette fois, je crois que je ne vais pas y arriver. Mon rêve s'est écroulé il y a quinze jours à cause d'une douleur au pied qui avait commencé un mois auparavant. J'ai tellement l'habitude d'avoir mal que j'ai cru que ça passerait cette fois comme ça passait toujours. J'ai fini par aller voir un médecin un matin où je n'avais même pas réussi à poser le pied par terre. Le verdict est tombé. J'avais le pied cassé ! Une fracture de fatigue. J'avais trop forcé. Il aurait fallu me plâtrer et que je reste immobile pendant huit semaines au moins, sans compter la rééducation.

Il en était hors de question.

Je n'ai rien dit à personne. Je me suis débrouillé pour trouver des anti-douleurs puissants. Et j'ai serré les dents pour cacher ce que je vivais.

Je DOIS danser aujourd'hui. Je le veux. Personne ne pourra m'en empêcher. La douleur, ça se dompte. Je suis plus fort qu'elle.

Les rêves ont un prix qu'il faut parfois payer.

J'entre sur scène. La lumière m'éblouit comme à chaque fois. Un tonnerre d'applaudissements me parvient. J'ai mal à en crever. J'avance au centre en souriant, je me redresse, j'écarte mes bras, je bombe le torse, j'attends les premières notes de musique pour me lancer.

Ma sœur Eva n'est pas là. Elle habite loin et elle me manque. À elle, j'aurais pu me confier. Elle est partie il y a six mois pour réaliser son rêve. Un rêve d'étoiles, comme moi. Mais elle, ce sont de vraies étoiles. Celles qui sont au-dessus de nos têtes et qu'on ne voit que la nuit. Elle travaille depuis deux ans dans le désert d'Acatama, à 3046 mètres d'altitude où se trouve le plus grand télescope du monde. Au Chili, donc, dans ce pays là d'où vient ma famille et dans lequel je ne suis jamais allé. Eva est une grande astronome. On se fait des appels en visio toutes les semaines. Elle me parle de son travail. Douze heures par jour même le week-end. Elle adore ça.

Elle voit un ciel que je ne vois pas parce qu'elle se trouve de l'autre côté de la Terre. Alors elle me raconte comment il est. Hier, elle m'a envoyé l'image d'une pluie d'étoiles pour me souhaiter bonne chance. Son nom ? Le nuage de Magellan.

En la regardant, je me suis effondré en larmes. C'était si beau. Et tellement mystérieux. L'univers est immense et inaccessible. Je me suis senti minuscule avec mon pied cassé et mes rêves de danseur étoile. En même temps, cette image me donne de la force. Elle me fascine. Comme dans un murmure, la voix de ma sœur me parvient, *tu vas y arriver.*

Tiens bon.

Les premières notes retentissent. Et c'est comme si le ciel s'était mis à briller au-dessus de ma tête. Comme s'il s'était mis à pleuvoir une pluie d'étoiles au-dessus de ma tête.
Je me lance et je ne sens plus rien...

*

J'écris de la maison de rééducation où on m'a transporté après le concours dont je suis sorti premier, sous les applaudissements nourris de la salle toute entière. J'avais réussi. Jamais je crois, je n'ai été aussi fier de moi. Mais la seconde d'après, en coulisses, je me suis écroulé. Quand le médecin a vu l'état de mon pied à la radio, il m'a prédit que je ne pourrai plus jamais danser. Je lui ai ri au nez. Et j'ai haussé les épaules.

Ils ne connaissent rien à la douleur. À la force de mon mental. À mon désir de danser.

Non, décidément, ils ne savent pas de quoi je suis capable.



RÉCIT
ISABELLE PANDAZOULOLOS



Le grand jour était enfin arrivé !

Juan, le fils de Margarita et Mattias, allait danser pour son dernier concours avant d'enfin entrer à l'Opéra de Paris !

Les deux parents étaient surexcités : Mattias avait emprunté le costume de son frère et demandé de l'argent pour aller prendre un taxi. Margarita, quant à elle, portait l'unique robe qu'elle avait pour les grands événements.

La salle était merveilleuse : les spectateurs étaient assis sur des fauteuils confortables, il y avait des rideaux rouge bordeaux et un grand lustre. Au centre de la salle, le plafond était recouvert de beaux dessins verts, bleus, rouges, jaunes et dorés.

Alors que le spectacle allait commencer, Margarita et Mattias ressentaient un mélange de stress et de joie.

Enfin, les rideaux s'ouvrirent et le spectacle commença.

Aussitôt, la mère remarqua que Juan était bizarre, mais elle mit cela sur le compte du stress.

Alors que Juan faisait ses portés, Margarita sautait de joie. Mattias, cependant, était gêné par le collant rose que portait son fils. À la fin de la représentation, les parents, heureux, voulurent féliciter leur fils. Hélas, l'entraîneur leur annonça une mauvaise nouvelle : Juan allait être transféré à l'hôpital.

Alors que Juan se réveillait dans la chambre d'hôpital, une infirmière vint le voir, et lui annonça joyeusement :

- Bonjour Juan, comment vas-tu ? Je crois que tu as reçu une lettre qui vient du Chili, tu sais de qui cela pourrait venir ?

- Oui, ça doit être ma sœur ! s'écria Juan.

- Comment s'appelle-t-elle ?

- Elle s'appelle Eva, c'est la meilleure sœur au monde !

- C'est un beau prénom. Je te laisse lire la lettre tranquillement, tu me raconteras tout à l'heure !

L'infirmière sortit de la chambre, laissant un Juan enthousiaste face à sa lettre. Il l'ouvrit délicatement car il voulait la garder précieusement pour s'en souvenir.

*Salut mon frère,
Je t'ai vu sur un journal. Il était écrit en Une « Un vainqueur, mais pas vraiment ». Je n'en croyais pas mes yeux lorsque j'ai appris que tu avais préféré te gaver d'antidouleurs au lieu de te reposer ! Regarde où tu en es maintenant : tu as le pied complètement fracturé et tu risques de ne plus jamais pouvoir danser !
J'ai tellement d'émotions confuses : j'ai eu peur pour toi, j'ai été triste de ne pas être présente mais je suis surtout très en colère ! Tu ne m'as rien dit ! Alors que nous nous étions promis de ne jamais nous cacher des choses !
Je suis terriblement déçue.
Eva*

À ces mots, Juan fondit en larmes : il se rendit compte alors des risques qu'il avait pris, et des répercussions sur sa vie et celle de ses proches.

Un après-midi, alors que Juan était en train de s'entraîner avec son rééducateur, M. Mertone, son éternel rival entra dans la salle de rééducation et dit des mots aimables avec un air affable :

- Est-ce que ça va, tu te sens bien ici ?

- Oui, ça va, merci Maxime, répondit Juan.

Quelques minutes plus tard, l'optimiste rééducateur partit, laissant Maxime et Juan seul à seul. La vraie nature de Maxime se révéla alors.

« Non, je rigolais, je m'en fiche de ce qu'il se passe. Depuis que tu es parti, je suis le numéro un. Je vais te montrer la sensation de danser, susurra le prétentieux.

- Je savais que tu étais venu me narguer !

- Tu devines très vite, pour un handicapé ! »

À ces mots, Maxime enleva sa veste et retira son pantalon. Juan était choqué qu'il ait mis un justaucorps en or et des demi-pointes en argent. Il commença alors à faire une arabesque, un grand jet, un grand battement, un saut de chat, un rond de jambe et plein d'autres figures.

« Quelle note tu me mets sur dix ? » dit-il d'un air moqueur. Mais Juan sourit et il répondit : « zéro, andouille ! ». Il tenta de se lever mais dès que son pied effleura le sol, il s'écroula. Le malheureux blessé était ravagé. Triste d'avouer que Maxime avait raison, une colère noire l'envahit. Il tapa le sol et fondit en larmes. Le bruit de la chute de Juan alerta M. Mertone, qui arriva avec un air inquiet. « Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

- Je voulais faire un saut de chat, répondit le danseur déchu.

- Juan, ne me mens pas, c'est le jeune homme qui t'a fait tomber, hein ?

- Oui, c'est Maxime qui m'a fait tomber, avoua Juan les larmes aux yeux. » Comprenant alors les forfaits de Maxime, M. Mertone dit froidement :

- Sors de mon établissement et ne remets plus jamais les pieds ici.

- Bon bah au revoir, l'handicapé ! clama Maxime en claquant la porte.



- Reviens dans six mois quand je sortirai et tu ne seras plus le numéro un, hurla Juan en tentant vainement de se relever.

M. Mertone s'agenouilla vers Juan et lui dit :

- Je suis désolé, est-ce que ça va ?

- Je ne veux plus marcher ni faire de la danse vous entendez ! Je ne veux plus, j'en ai marre !

- Ne dis pas ça.

- Pourquoi ?

- Je vais te raconter une histoire. À l'époque, quand j'avais à peu près ton âge, je faisais du karaté, j'étais très fort, enfin c'est ce que je croyais. Mais mon orgueil m'a perdu : un jour, pour montrer ma puissance, j'ai dit à tous mes camarades qu'ils m'affrontent en même temps, mais je n'étais pas assez fort. À la suite de cela, ma jambe a été cassée et ma confiance en moi aussi. Cependant, en rééducation, j'ai travaillé sans relâche, même si on m'avait dit que je ne pourrais plus remarquer. Et regarde où j'en suis : je marche, je cours et j'exerce le métier qui me plaît. C'est pour cela que tu ne dois pas arrêter ton rêve.

À ces mots, Juan se releva et dit joyeusement :

- Merci de m'avoir redonné espoir. Alors, on continue cet entraînement ?

Le protecteur était très fier de lui et promit qu'il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour que Juan réapprenne à marcher.

La rééducation était compliquée, et l'Opéra de Paris manquait à Juan. Alors, il décida d'y aller pour se remotiver. Arrivé devant l'Opéra, il monta en boitant les escaliers, et rencontra Maxime qui aussitôt se moqua de lui. Entouré de nombreux danseurs, ceux-ci se mirent à l'encercler et à se moquer de lui :

- Qu'est-ce qu'il fait ici, l'handicapé ?

- De toute façon, avec ou sans pied, il a toujours été nul !

Alors que ces mots auraient brisé Juan à une autre époque, ils ne le firent que persévérer dans son travail de rééducation.

Cela faisait un an que Juan n'avait pas dansé, du moins pas dans un opéra. Cette représentation allait marquer une nouvelle ère. Le jeune danseur portait un collant en coton, un justaucorps foncé, des demi-pointes et une gaine confortable, tandis que sa partenaire de danse, Sarah, portait une jupe rose pastel, un collant beige, un corset blanc et des chaussons. Ils resplendissaient.

Avant de se lancer sur scène, Juan ressentait de l'angoisse et du stress. Son regard croisa celui de Maxime, qui avait un sourire narquois. Le couloir dans lequel il était ne lui permettait de voir que les fauteuils rouge magenta et les rideaux rouge bordeaux. Finalement, la musique commença et les rideaux s'ouvrirent. Les deux danseurs s'élançèrent et firent le porté classique. Juan se sentait heureux et léger. Lorsque les dernières notes résonnèrent, le public applaudit. Maxime, vert de rage, quitta rapidement la scène.

Alors que le rideau se fermait, Juan vit son père, Mattias, fier comme un paon, crier : « C'est mon fils ! » au public, et sa mère, Margarita, émue aux larmes. Eva, folle de joie, envoya un bouquet de fleurs à Juan. Il salua le public. C'était le plus beau jour de sa vie.



RÉCIT

Collège République à Bobigny

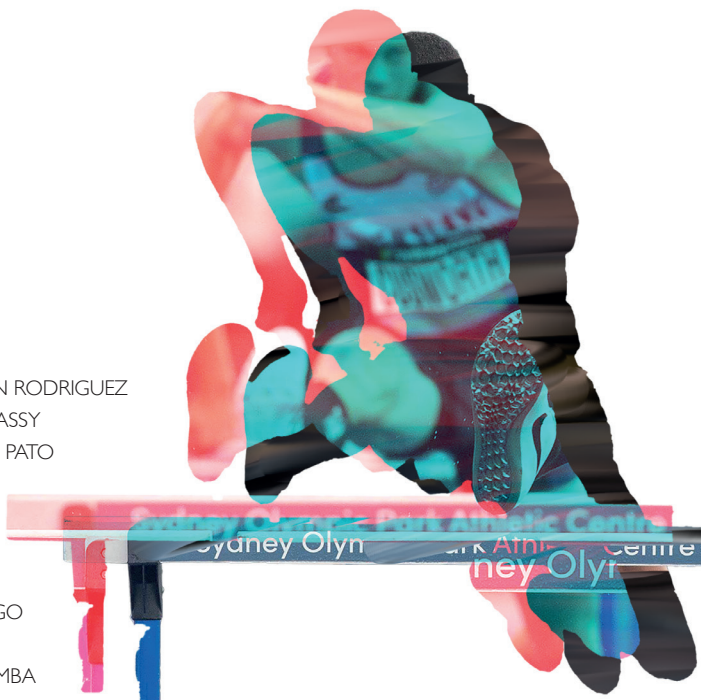


Classe de 6^e E

Collège Elsa-Triolet à Saint-Denis

ÉLÈVES

Sya BABIN
Souleymane BAMBA
Zaineb BENAÏSSA
Eliza-Larisa BERKI
Manel BOULEMSAMER
Adam BOURICHE
Baya BOUSELSAL
Luz Katerine CALDERON RODRIGUEZ
Tamadou CAMARA DIBASSY
Jean Pierre DE OLIVEIRA PATO
Rayana ESSAFI
Meije GACHET
Elikya GOMIS
Younes JABOU
Angie LUBASA MAKENGO
Maud MAUREL
Gaelle MAYUKULA MUIMBA
Patricia MAZURCHEVICI
Nina MENDOZA
Ilyes OUDINA
Fatoumata SOUMARE
Fanta SY



PROFESSEURE

Camille LAROCHE, professeure de français

1/

Nina et son papa ont déménagé. Ils vivent désormais au 17, rue Jeu de Ballon. Lorsqu'ils ont visité pour la première fois leur appartement, ils se sont dit que c'était une jolie adresse. Ils imaginaient le facteur leur apportant des lettres et des colis avec écrit :

Nina et Léon Repait
17, rue Jeu de Ballon
25600 Brigance

Au début pourtant, Nina ne voulait pas quitter la maison où elle avait grandi. Mais maintenant que sa maman n'était plus là, celle-ci était devenue trop grande pour tous les deux. Il lui avait fallu dire au revoir à la tapisserie verte de sa chambre, au petit cagibi où elle allait quand elle était trop triste. Nina avait refusé d'aller à l'école pendant plusieurs semaines. Puis elle s'était mise à parler une langue bizarre : de temps en temps, elle disait des trucs aussi étranges que : « *Choubidi loupasaran boyboy.* » Ou « *Renomasilabé ulaula.* » Léon l'écoutait et ne disait généralement rien. Ne savait pas vraiment quoi répondre à sa petite fille dans ces moments-là.

2/

Les premiers jours, Léon travaille à rendre l'appartement le plus beau possible. Il repeint les pièces, installe les meubles, accroche des jolies images sur les murs.

« La vie reprend peu à peu des couleurs » se dit alors Léon. Sauf que Nina n'a toujours pas très envie d'aller au collège. Le matin, il la trouve cachée sous son armoire ou sous son lit. Il lui faut des heures pour s'habiller ! Et quand il lui pose des questions, Nina ne répond pas et s'en va chuchoter des phrases bizarres. Il sait bien, Léon, qu'elle parle à sa maman qui n'est plus là.



3/

Léon ne travaille pas. Ou plutôt, il travaille à la maison. Fait les courses, prépare d'excellents repas. S'occupe du ménage, du repassage ou du bricolage.

Ce n'est pas vraiment ce qu'il a choisi.

C'est qu'il est au chômage comme on dit.

Cela peut aller mais un jour, en revenant de la boulangerie, il voit, dans la vitrine de la maroquinerie « Le Sourire du caribou » un très joli sac qui a la taille exacte du dos de Nina. Il se dit qu'avec un tel sac sur le dos, sa fille sera contente d'aller dans son nouveau collège. Léon penche la tête pour déchiffrer le prix sur la petite étiquette nouée à la anse. Mais lui n'a pas la taille exacte de son porte-monnaie... Il est beaucoup trop grand !

Léon ne peut pas offrir à Nina un sac si cher ! Il décide qu'il lui faut absolument trouver du travail pour avoir plus d'argent. Mais que faire ? À qui s'adresser ? Car trouver du travail est devenu très très difficile.

4/

C'est le printemps. Les lions rugissent, les éléphants barrirent, le rhinocéros barète. Léon et Nina habitent tout près du zoo et la nuit, on entend les animaux car le printemps est la saison des amours et les mâles se prennent tous pour des chanteurs d'opéra.

On a besoin de renfort pour s'occuper des animaux. Léon a passé son enfance dans une ferme entourée de vaches, de cochons et de canards. Il se dit qu'il connaît bien les animaux et décide de se présenter pour un emploi au zoo.

Nina pense que c'est une bonne idée. Elle imagine son papa apportant des gros poissons à des phoques ou des soupes chaudes à des ours blancs. Mais le soir, quand Léon revient, elle lui demande : « Alors ? Comment ça s'est passé ? » et Léon répond : « Ho là, là ! Beaucoup de monde voulait ce travail ! Il y en a qui ouvraient la gueule des tigres et qui y glissaient leur tête, tu te rends compte ! Moi, je ne sais pas faire ça, je n'avais aucune chance. »

Nina le regarde avec des yeux immenses et doux dans lesquels il peut se reposer. Puis elle se tourne vers le mur et dit : « *Trachylopati brubru pilou.* » Léon décide de préparer un délicieux repas : un feuilleté au saumon suivi d'une tarte aux prunes à la cannelle, le tout arrosé d'une infusion à la citronnelle.

5/

L'été est là et comme les nuits sont très chaudes, Léon n'arrive pas à dormir. Il se dit qu'il pourrait travailler la nuit... Un hôtel du bord du lac recrute justement un veilleur de nuit.

Léon décide de se présenter à l'embauche et Nina imagine son papa en uniforme bleu, ouvrant avec une clé en or, la porte de grandes chambres roses, vertes, mauves.

Quand Léon revient, elle lui demande, comment ça s'est passé. Et Léon répond : « Beaucoup de monde voulait ce travail ! Il y en a qui arrivent à rester une semaine sans dormir, tu te rends compte ! Moi, je ne sais pas faire ça, je résiste une nuit entière mais pas plus. Je n'avais aucune chance. »

Alors Nina écarquille ses grands yeux humides et plein d'amour et prend son papa dans ses bras. Puis Léon prépare un bon repas pendant que Nina raconte au mur ce qui s'est passé : « *Troubalou balou chinoué tam tam papa.* » Au dîner, ils se régalent d'un filet de bœuf aux pleurotes et aux carottes et de glace à la griotte.

Puis la vie reprend (presque) comme avant.

6/

À l'automne, Léon se sent immobile au milieu d'une foule que la rentrée scolaire emporte dans une course accélérée. Les grands magasins se remplissent de fournitures scolaires, de vêtements de ski, d'instruments de musique, de poêles à bois, de pneus neige et d'appareils à raclette. Léon, un matin, regarde ses mains et se dit qu'elles sont solides et qu'elles pourraient porter des grands trucs et des grands machins. Il décide de tenter sa chance auprès des grands magasins.

Nina imagine son papa en marcel, soulevant d'une main un piano et de l'autre un scooter des neiges et se dit pourquoi pas ? Quand Léon revient, elle ne lui demande pas comment ça s'est passé. Elle le voit à sa tête. Il y a des gens qui arrivent à porter deux cents kilos d'un coup et son papa ne sait pas faire ça. Il est costaud mais pas assez. Il n'avait aucune chance !

Nina baisse les yeux une toute petite seconde avant de serrer Léon contre elle. Elle dit que cela ne fait rien, qu'il est assez costaud pour la porter quand elle est trop fatiguée. Léon la soulève et la dépose dans son lit.

- Bonne nuit mon trésor, lui dit-il.

- *Ahtroupas lospi mieumieu*, répond-elle.

Et la vie reprend un petit peu comme avant.



7/

L'hiver arrive et il fait très très froid.

Il y a énormément de neige.

Léon regarde par la fenêtre et se dit : « Je ne crains pas le froid, je peux rester dehors jusqu'à -20°. Il faut des hommes solides et résistants pour déneiger les chaussées. Je vais me présenter à l'embauche. »

Nina pense que c'est une bonne idée et imagine son papa en combinaison de ski, rentrant, épuisé d'avoir donné des milliers de coups de pelle dans des monticules de neige fraîche.

Quand Léon revient, il n'attend pas qu'elle lui demande comment ça s'est passé : « Ho là, là ! Beaucoup de monde voulait ce travail ! Il y en a qui se roulent torse nu dans la neige, tu te rends compte ! Moi, je ne sais pas faire ça, je ne suis pas frileux mais pas au point de me déshabiller comme eux ! Je n'avais aucune chance. »

Nina ne dit rien. Léon prépare des marrons chauds dans une poêle trouée. Et la vie reprend comme avant. Enfin pas tout à fait. Car ils commencent à ne plus avoir d'argent du tout.

8/

Voilà bientôt un an que Léon essaie de trouver un travail. Il ne sait pas quel est le métier qui correspond à ce qu'il sait faire. Que sait-il faire, au fond ? Car partout où il se présente, il voit des gens plus forts que lui. « *Shabana rouquiqui* » dit-il, dépité, à l'attention de Nina. Mais elle ne répond pas. Il aurait bien aimé la faire rire mais ça ne marche pas.

« Parfois je me dis que ce que je sais le mieux faire c'est être modeste, rajoute Léon, mais je ne sais pas si c'est un métier ou une maladie. Il faut que je pose la question à des gens qui savent. »

9/

Alors Léon décide d'aller voir des gens qui savent.

Le premier à qui il s'adresse est un monsieur chargé de sélectionner les meilleurs employés pour les meilleures entreprises. Léon arrive dans un bureau très luxueux avec un grand tapis blanc. Lui n'est pas très bien habillé et n'a pas l'habitude d'aller dans des endroits aussi cossus. L'homme assis est sûr de lui, en costume gris, les deux pieds sur le bureau.

Léon lui demande s'il connaît un métier pour les gens modestes. Et comme l'autre ne dit rien, il continue :

- Voilà, dit-il, je ne suis le plus fort en rien mais je cherche du travail. Savez-vous s'il existe des métiers pour des gens comme moi ? L'homme d'abord se tait puis se met à rire très fort. Il hurle au visage de Léon que la modestie est une maladie grave. Que c'est d'un médecin dont il a besoin. Et qu'il n'a pas de temps à perdre avec ces sornettes !

10/

Alors cette fois, Léon se rend chez un médecin en blouse blanche pour guérir de sa modestie.

L'homme regarde Léon intensément un tout petit moment qui ressemble à une éternité. Puis il tourne la tête vers un tiroir et en sort de grosses pilules noires. Il lui dit que grâce à ces petites merveilles, il va se sentir invincible. Il faudra pour cela qu'il suive très précisément la posologie pendant trente jours. Mais l'homme en blouse blanche le met en garde. Si les pilules vont bien le guérir, elles provoqueront sans doute des effets indésirables comme le mal de tête, le vomissement, des nausées, une mauvaise haleine, des diarrhées, des cauchemars, des vertiges, des pertes de mémoire, de cheveux ou de poids. Léon se dit qu'avec tout cela, il sera difficile de travailler... Il ressort très triste, la boîte de pilules dans sa main. Lorsqu'il arrive devant chez eux, il voit une poubelle sur le trottoir et Nina qui le guette à la fenêtre, les yeux pleins de questions. Il jette la boîte dans la poubelle puis grimpe lentement les escaliers.

11/

Léon est à présent dans le bureau d'un médecin sans blouse blanche, qui soigne avec des mots et du silence. L'homme ne dit presque jamais rien. Il écoute les trucs et les machins que l'on a dans la tête et qui nous empêchent de dormir. Léon raconte ses mésaventures et lui demande s'il peut le guérir de sa modestie. Le médecin garde un petit sourire accroché à ses lèvres puis finit par lui dire que le problème n'est pas la modestie. « Pourquoi, dit-il, vouloir vous comparer aux autres ? Certes, comme la plupart des gens, vous êtes le meilleur en rien : vous n'êtes pas le plus costaud, le moins frileux, le plus endurant et le plus fameux dompteur de fauves de l'histoire du cirque mais vous avez des qualités... » Réfléchissez à cela...



12/

Léon n'a plus d'argent et une grosse barbe. Un jour, avec Nina, ils vont se promener au zoo. Ils jouent à deviner « ce qu'ils aimeraient être ».

- Un élan, dit Nina.

- Une tortue, répond Léon. C'est très pratique d'avoir sa maison sur son dos, tu sais. On pourrait partir en voyage, et je travaillerai dans les villes que l'on traverserait.

Et Nina répond : « *Papaglaglanui Noelleoupaskado.* »

Léon se passe pensivement la main dans la barbe puis s'exclame : « Je crois que j'ai trouvé !... Tu es une petite fille formidable ! »

13/

Le jour même, Léon retourne chez le « spécialiste recruteur ». Il entre dans son bureau sans frapper et déclare : « Je suis l'homme qu'il vous faut ! »

L'autre en renverse son café sur sa chemise. Il est encore plus étonné quand Léon ferme de lui-même la porte du bureau, car cela ne se fait pas. Nous n'entendons pas ce qui se dit mais, ô surprise, la porte s'ouvre et l'homme à la tache de café arbore un large sourire ! Il pose sa main sur l'épaule de Léon et murmure : « C'est entendu, je vous embauche ! Mais pas un mot, hein ! Je compte sur vous ! C'est un métier très très secret... »

14/

Bon, récapitulons :

- Léon peut veiller une nuit entière.

- Léon n'est pas frileux.

- Léon connaît les animaux.

- Léon peut porter des paquets.

Qui doit pouvoir rester une nuit sans dormir ? Vivre dans un pays froid ? Savoir s'occuper des animaux, comme des rennes, par exemple ? Et soulever des paquets parfois très très lourds ?

Vous ne devinez pas ?

Épilogue

Maintenant, Nina et Léon habitent une grande maison en bois bien au-dessus du cercle polaire.

Quelques jours avant leur premier Noël, le vendeur de la boutique « Le Sourire du caribou » a vu arriver un homme à la barbe blanche portant un manteau vert (pour que personne ne le reconnaisse...)

Il voulait offrir un sac. Et pas n'importe lequel : celui qui avait la taille exacte du dos de la fille du père Noël...



RÉCIT
CHRISTOPHE FOURVEL



Les élèves de la classe de 6^e E sont au CDI. C'est l'hiver, il fait froid et presque nuit. Mme Larousse est une professeure de français très sévère. Elle a puni la classe en les enfermant au CDI à double tour !

Ils commencent à s'ennuyer et Elvise dit : « La classe de 6^e F croit qu'elle est la meilleure du collège : ils écrivent une histoire avec leur prof de français et ils se vantent trop ! Mais nous, on est meilleur qu'eux, on va écrire la meilleure histoire de tout le collège. » Jean-Baptiste répond : « La meilleure histoire de Saint-Denis, ouais ! » Leïla crie : « La meilleure histoire de France ! » Jenny hurle : « La plus belle histoire du monde et de tous les temps ! »

Tous crient à tue-tête. D'autres s'impatientent, s'invectivent... et finissent par se battre :

- Elle est nulle ton histoire !
- On ne t'a rien demandé, tais-toi !
- Tu me cherches ? Je suis là ! C'est pas toi qui donne des ordres !
- T'as même pas la force de renverser une table !

Pendant la bagarre, un petit groupe trouve un livre vierge sur une étagère. Ils décident que chacun écrira une histoire dedans et qu'ensuite, ils éliront la meilleure. Mais la nuit tombe avant qu'ils n'aient terminé. Le collège est désert... Heureusement, ils parviennent à ouvrir une fenêtre et sautent dans la rue. Tous décident de revenir le lendemain...

*

- Il était une fois l'histoire de Chihiro. Un jour, sa mère lui demanda d'aller chercher un balai dans le grenier. Il y monta et à la place du balai, trouva un rouleau de parchemin... Dans ce parchemin était inscrite une prédiction effrayante...

- Il était une fois, une fille qui pleurait des diamants. Personne ne devait connaître son secret... Mais un beau jour, elle apprit que son grand-père était décédé. Elle voulut pleurer mais réussit à se retenir. Finalement, une larme tomba...

- Il était une fois, l'histoire d'un footballeur envoûté par un marabout qui rendait jaloux et racistes ses victimes. Sa mère ne reconnaissait plus son fils. Mais un jour...

- Il était une fois, une footballeuse bolivienne. Malheureusement, un jour, au moment où elle allait marquer un but, elle se cassa la jambe. Quand elle se réveilla dans son lit d'hôpital, elle se découvrit une nouvelle passion...

- Il était une fois, l'histoire d'une pâtissière qui s'appelait Kathy. Elle avait un talent que les autres ne possédaient pas : elle faisait des milliers de cookies par jour, mais aucun n'avait la même saveur...

- Il était une fois, une fille de 7 ans, orpheline de père et qui se nommait Mäiwen. Elle vivait heureuse dans une famille aisée jusqu'au jour où sa mère mourut dans un accident. Elle fut confiée à sa tante qui la déshéritait et la traita comme Cendrillon. Un jour, elle se dit : « il faut que je m'échappe. »

*

Pendant la nuit, au CDI, il se passe des choses étranges. Le vent s'engouffre par une fenêtre et fait tourner les pages du livre. Toute l'encre des histoires commence bizarrement à onduler puis s'envole, pour ensuite former dans l'air les personnages inventés par les enfants. Le lendemain les élèves découvrent avec tristesse que les personnages de leurs histoires ont tous disparu. Comment est-ce possible ? Ils fouillent chaque recoin du collège. Mais au bout d'une heure, toujours rien. Ils commencent à se désespérer. Soudain, Neguine pousse un cri, les yeux levés vers le ciel. Sur la passerelle, une jeune femme les toise.

- C'est la pâtissière de mon histoire !

Le chapeau de celle-ci tombe droit sur le livre blanc ! Comme un aimant, il rentre et imprègne les pages. Une partie de son histoire refait surface. Mais pas elle qui s'échappe, se volatilise. Les élèves restent bouche bée. Enfin, Angélique rompt le silence.

- Vous avez vu ? Le livre a le pouvoir d'aimer les personnages ! Je crois qu'il va falloir commencer des recherches plus larges pour tous les aspirer.

- Quoi, dans tout Saint-Denis ? Mais c'est vaste !

- Oui, mais on n'a pas le choix ! Vous voulez écrire la plus belle histoire du monde, oui ou non ?

*

Bientôt les élèves se séparent par petits groupes et se mettent à chercher... Au marché, le premier groupe retrouve la fille qui pleure des diamants. Au Stade



de France, ils aperçoivent le footballeur qui tire dans les buts vides. Dans la Basilique, c'est Kathy la pâtissière qui s'était réfugiée. À l'école d'art, l'avant-dernier groupe retrouve Chihiro et dans le TGP*, la bolivienne ! À chaque rencontre, le livre ouvert aspire les personnages et les histoires réintègrent les pages. Fatigués mais contents, les élèves se reposent sur les marches devant le théâtre.

- Les amis, on les a tous trouvés !
- Mais... il y a encore une page blanche... c'est quelle histoire ? Il manque un personnage !
- Mais oui, tu as raison... Il manque Maïwen !
- Qui a écrit cette histoire ?

Stéphani prend timidement la parole : « C'est moi...c'est l'histoire de ma grand-mère. Je voulais vraiment vous la raconter... »

Alors, tous s'assoient autour de Stéphani et l'invitent à continuer :

« Après la mort de sa mère, Maïwen partit le plus loin possible. Un soir, elle arriva chez un de ses oncles. Celui-ci accepta de l'accueillir sous son toit mais sa femme la maltraita. Bientôt Maïwen fut chassée. Elle frappa à la porte de neuf maisons et chaque fois on la congédia ou bien on l'hébergea pour mieux abuser d'elle. Elle a beaucoup souffert. Ma grand-mère est décédée il y a quelques jours et je voulais lui rendre hommage. C'était sa vie, sa vraie vie...

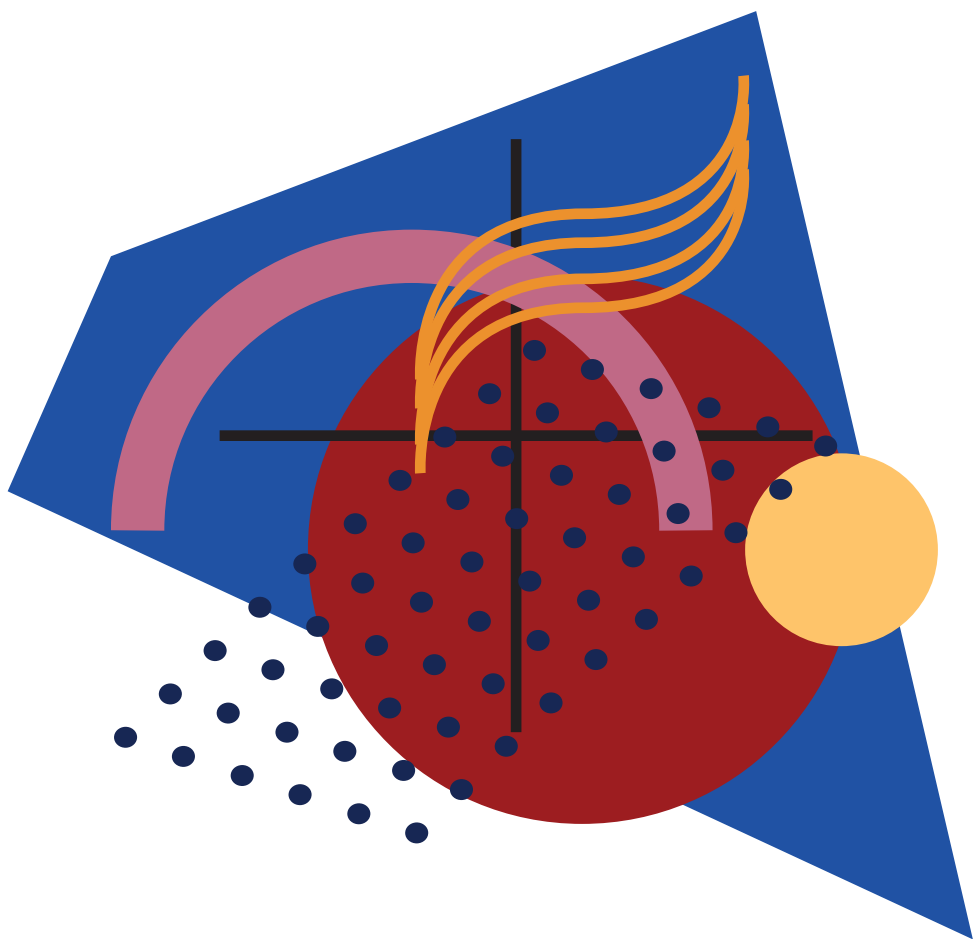
- Oh, Stéphani, on est vraiment désolés pour toi. C'est pour ça qu'on n'a pas retrouvé ce personnage... Ta grand-mère, elle a vraiment existé !

- Oui, c'était une personne en chair et en os, avec un cœur qui bat. Elle n'était pas faite d'encre et de papier. Ce n'était pas la plus rapide ni la plus forte et sa vie n'est pas la plus belle histoire du monde mais c'était ma grand-mère et je l'aimais. »

Quand elle eut fini de parler, Stéphani sentit beaucoup d'amour autour d'elle. Elle regarda la page blanche du livre sur laquelle, pour elle seule, flottait l'image de sa grand-mère. Elle regarda ses camarades dans les yeux comme pour les remercier individuellement et leur dit. Ma grand-mère me le répétait souvent : « Tout seul on va plus vite, ensemble on va plus loin. » Je crois qu'elle avait raison.

**Théâtre Gérard Philippe*







POÉSIE
VAL-DE-MARNE

Les collégiens du Val-de-Marne
ont travaillé avec trois auteurs

La classe de 6^e 5,
du collège Le Parc
à Saint-Maur-des-Fossés
avec SABINE MACHER

La classe de 6^e F,
du collège Robert-Desnos
à Orly
avec MÉLANIE LEBLANC

La classe de 6^eE,
du collège Karl-Marx
à Villejuif
avec BERNARD CHAMBAZ

dans le cadre d'un partenariat
avec la Maison des écrivains
et de la littérature

Classe de 6^e 5

Collège Le Parc à Saint-Maur-des-Fossés

ÉLÈVES

Samuel ALLOUCHE
Capucine BENOIST
Maxence BLAIN BEAUDRON
Léonard BLANC
Solal BOUMENDIL
Maxime BROUZES
Aurélien CAFFARDO
Morgan CONRAD
Édouard COSNER
Tom DUBOIS DENES
Lennon DUMOUSSEAU
Célian FAVREAU
Alice GARNIER
Ernesto GENC
Noa GIL
Ève GROS
Lanaé HUBINOIS
Chloé JUILLY-LECOMMANDOUX
Corentin KIM
Yaelle KOSKAS
Prudence MARQUANT
Lili-Rose MARTIN-SCANVYOU
Romane MIGNOT
Luca-Maurice OIAMARE-ROUX
Clémence ROBERT
Amina SAPRALIEV
Ina STOYANOV
Méryl THOLIMET
Coumba TIRERA
Émeric VUILLERMOZ



PROFESSEURS

Dimitri ABEL, assistant d'éducation
Zenab CHAHID, professeure documentaliste
Anne-Sophie DEMONCHY, professeure de français

Trois mots et une ruine !

il était une fois trois mots qui avaient tous les trois perdu leur *us*.

il y a très longtemps, quand on parlait en latin, on les appelait *citius*, *altius* et *fortius*, mais ce n'était plus d'usage à l'âge de citi, qui avait maintenant deux mille onze ans et deux mois, d'alti qui avait deux mille onze ans et treize mois, et de forti qui avait pile deux mille onze ans et demi.

citi, alti et forti avaient des talents différents, l'un allait vite, l'autre allait haut et le troisième allait fort bien

plus précisément

citi, fin et pressé, allait tellement vite qu'on ne le voyait pas passer
alti, du haut de ses longues jambes voyait par-dessus les montagnes
forti marchait les bras chargés de rochers pour changer le paysage.

mais ces trois mots à deux syllabes s'ennuyaient avec ce qu'ils savaient faire, et comme tous les trois étaient des adjectifs comparatifs, ils se comparaient l'un à l'autre, car le « *us* » qu'ils avaient perdu en latin s'étaient glissé dans le « plus » en français.

et ce plus, qui n'en était pas toujours un, se mettait entre eux :

citi rêvait d'être plus fort que forti
alti voulait aller plus vite que citi
et forti visait plus haut que alti

mais citi n'était pas fort, alti n'était pas rapide et forti avait de très petites jambes.

bientôt, tous les trois étaient très énervés, mais comme ils étaient meilleurs amis, ils discutaient beaucoup, s'entraînaient, se donnaient des conseils, inventaient des jeux, faisaient de la musique et dansaient jusqu'à minuit pieds nus sous la lune.

2



mais quand ils se remettaient au comparatif, citi (même un peu plus fort qu'avant) était toujours moins fort que forti, alti (même un peu plus rapide qu'avant) allait toujours moins vite que citi et forti (même sur la pointe des pieds) n'atteignait pas les hauteurs de alti.

alors ils commencèrent à pleurer, à hurler, à lamenter, à grogner, à crier, à prier, à taper du pied, à supplier ; tu peux chercher dans ta tête ou dans le dictionnaire des synonymes pour prolonger la liste.

et ils pleuraient tellement qu'ils commençaient à se liquéfier et à perdre leurs forces, leurs muscles et leur mauvaise humeur. et au bout d'un moment, à la place de forti, alti et citi, il y avait trois flaques.

trois flaques d'eau salée, car même les mots ont des larmes salées. et comme ils avaient maintenant un corps d'eau, les trois mots changeaient sans cesse de forme pour épouser ce qui les entourait. et comme ils continuèrent à verser tant de larmes, il n'y eut bientôt qu'une seule et grande flaque.

et la flaque devint une mare et la mare devint un lac et l'eau monta de plus en plus haut et de plus en plus vite, et ça la rendit de plus en plus forte et elle finit par écarter les montagnes pour se déverser dans les vallées, puis dans la plaine, et de là, elle descendit vers la mer sur un toboggan géant et elle rigolait en voyageant à toute allure.

alti, forti et citi étaient à présent tellement mélangés qu'ils ne pouvaient plus se comparer. et d'ailleurs, ils n'y pensaient plus, car ils arrivaient à la plage, et juste avant le bord de mer, grignoté par le temps et le son des vagues,
tschhshhchhhh, tschhshhchhhh, tschhshhchhhh, tschhshhchhhh,
il y avait les ruines d'un mot dont il restait des lettres et des signes en creux. et l'herbe poussait dans les creux.

au début, citialtiforti n'avaient pas fait attention, mais la grosse masse d'eau qu'ils formaient ensemble s'était coulée dans le moule des signes et des lettres, en faisant apparaître

une courte ligne horizontale
deux points, l'un au-dessus de l'autre
puis :
la troisième lettre de l'alphabet,
la quinzième lettre de l'alphabet,

la treizième lettre de l'alphabet,
la treizième lettre de l'alphabet,
la vingt-et-unième lettre de l'alphabet,
la quatorzième lettre de l'alphabet,
la neuvième lettre de l'alphabet,
la vingtième lettre de l'alphabet,
la cinquième lettre de l'alphabet
et la dix-huitième lettre de l'alphabet.

ainsi, dans le ciel, les nuages lisaient :

— : c • o • m • m • u • n • i • t • e • r

mais plus personne ne savait ce que ça voulait dire.

jusqu'au jour où, dans une classe de sixième dans le Val-de-Marne,
on regarda ça de plus près.

2

POÉSIE
SABINE MACHÉ



La fleur de l'amitié

Il était trois mots,
Plus Vite, plus Haut et plus Fort,
Que l'on surnommait Citius, Altius et Fortius.
Citius allait toujours plus vite qu'une fusée,
Altius s'élevait toujours plus haut que la statue de la Liberté
Fortius était toujours plus fort que ses aînés.

Ces trois mots étaient rivaux
car ils ne cessaient de se comparer et de se jalouser.

Ils vivaient au bord d'une rivière
dont l'eau était transparente
Citi nageait plus vite que le courant
Alti s'élançait, vers les cascades, en criant
Forti déplaçait les rochers comme un dément
Entre eux, la rivalité était le maître-mot malheureusement.

Un jour, Communter, surnommé Ensemble,
Surgit près de la rivière,
Observa les trois ennemis
Et parut fort surpris.
Comment peut-on comparer
Du basketball et de l'équitation
De la gymnastique et de la natation
Du badminton et du triathlon ?
C'est comme les noms et la ponctuation
Les verbes et les adverbes,
Dans une phrase, ils sont tous aussi importants,
Comme les élèves dans un établissement,
Comme les étoiles dans le firmament.

Ils retournèrent au lac avec Communter.
Un peu ennuyés, ils ne savaient pas quoi faire,
ils voulaient s'améliorer.

Ils eurent une idée,
participer aux Jeux olympiques,
où l'entraide serait épique.
Ce serait un grand événement
avec beaucoup de sports différents.
Ils étaient tous les trois émerveillés d'avoir eu cette grande idée.
De pouvoir rassembler tant de personnes prêtes à s'entraider.

Communter les aida à renforcer leurs talents, leur esprit de solidarité et d'amitié.
Grâce à leurs performances
et au dépassement d'eux-mêmes,
Ils pouvaient croire en la victoire prochaine.
Aller plus vite !
Mettre plus de puissance !
Respirer sur ses lancées pour gagner du temps !
Citi, Alti, Forti visent le même objectif : triompher !
Fi des crampes dans les bras, les cuisses, les pieds !
Jusqu'au dernier souffle, ils repoussent leurs limites.
Ils se sentent légers comme une plume,
rapides comme l'éclair, forts comme un roc.

Arrive enfin la compétition,
Dans toutes les disciplines, le mental est obligatoire !
Pour remporter la victoire,
certains trichent, se dopent,
mais Citi, Alti et Forti
comptent sur leur ami Communter
pour jouer collectif et se surpasser.

Lorsque le coup de sifflet retentit,
les athlètes s'élancent,
Citi, Alti et Forti veulent la médaille d'or.
Grâce à leurs efforts,
ils remportent certaines victoires,
en perdent d'autres tout en restant *fair play*.
Mais surtout ils gagnent la médaille de l'amitié.

Les trois amis retournèrent à la rivière,
ils comprirent alors que Communter
était cette eau claire
parce qu'ils jouaient ENSEMBLE dans la rivière,
qu'ils s'entraînaient ENSEMBLE dans la rivière

2

POÉSIE

Collège Le Parc à Saint-Maur-des-Fossés



et allaient toujours plus loin,
toujours plus haut et étaient toujours plus forts ENSEMBLE.

En jouant, ils plongèrent dans l'eau
mais la médaille échappa des mains d'Alti
et coula au plus profond de la rivière.
Ils étaient tristes d'avoir perdu ce souvenir.

Mais au bout d'un an ils virent
un bourgeon sortir de l'eau
qui poussait au fil du temps
pour devenir une magnifique fleur,
La fleur de l'amitié.

2

POÉSIE

Collège Le Parc à Saint-Maur-des-Fossés



Classe de 6^e F

Collège Robert-Desnos à Orly

ÉLÈVES

Éya BOUBAKER
Fatou CAMARA
Samba Soura DIOP
Sidi DIOP
Ladji-Anas DRAMÉ
Johaïna EL MAZOUZI
Nirob GHOSH
Catia GONÇALVES AFONSO
Sanogo-Aïcha GRAN
Shaynezh HAMDANI
Soumèyè JELLAD
Jessy-Louane KAMBA ELONGAKA
Meryam LAJNEF
Younes-Noufel LAKHDARI
Aya LAMLOUM
Alina MAMODALY NASSAR
Oceane MAYILLA
Amin MEDDOUR
Diango N'DIAYE
Rustam NOORI
Lisa SOUPRAMANIEN
Mulema TIMBA DIKAKY
Thomas TURPIN



PROFESSEURE

Léa DELPIERRE, professeure de français

à chaque pas
j'avance
à chaque mot
j'écris
chaque pas risque le déséquilibre
moment suspendu
chaque phrase
prend le même risque
vertige
et pourtant
continuer
avancer sur la page
se laisser écrire
laisser écrire ce qui se dit
au-delà de soi
du silence
appelle
du silence bruit
qui n'attend que cela
un stylo
qui avance
pas à pas
sur la page
un stylo pour
entrer dans la matière
ancrer
encre l'invisible
toujours imparfait oui
écrire
un outil
grossier le plus souvent
qui réduit
caricature
prend le risque
de n'être pas

2

compris
comme pour tout chemin
ce qui compte
c'est le pas
avancer
coûte que coûte
qu'importent les montées
les cailloux
les blessures aux genoux
observer la lumière
qui joue entre les feuilles
sur l'eau et sur les pierres
ressentir le vent
qui fait frémir l'ensemble
et tant pis pour
les fausses routes
les demi-tours
nous aurons marché
nous aurons écrit
nous aurons traversé l'expérience humaine
la peau renaît déjà
sous la croûte
confiance
accueillir la présence
écrire plus haut que soi
laisse de la place au Soi
se laisser traverser
grandir
dans l'humilité
dans le service
nous nous élevons
chaque jour
chaque pas
renouveler le choix
de laisser place
à plus grand que soi
au plus grand en soi
pour marcher
pour écrire
toujours plus haut
toujours plus loin
au-delà du delà de soi

le rythme de la marche
se trouve en marchant
ainsi notre langue nous trouve
en écrivant

le silence
comme l'espace
lieu où tout émerge
place

écrire plus haut
c'est écrire
en laissant place au silence
en soi
et sur la page
que le silence de l'autre
rencontre notre silence

écrire plus haut
faire confiance au silence

2

POÉSIE
MÉLANIE LEBLANC



Souhaiter plus haut et partager plus fort

Nos souhaits

Je te souhaite que ta joie devienne réelle
Je te souhaite de nager dans tes rêves
Je te souhaite que la beauté de l'éclair te frappe
Je te souhaite à chaque feuille qui tombe que le vent t'emporte de joie
Je te souhaite d'avoir une fantastique vie avec ta famille
Je te souhaite une équipe qui se surpasse en restant solidaire
Je te souhaite de survoler les ennuis
Je te souhaite l'herbe qui verdoie dans tous tes matins
Je te souhaite de savoir faire la différence entre ceux qui te veulent du bien
et ceux qui te veulent du mal
Je te souhaite de donner des ronds à tes vies
Je te souhaite d'être accompagné par le parfum du bonheur
Je te souhaite dans ta marche longue que le bonheur te comble
Je te souhaite que la pluie t'arrose de bonheur

Je te souhaite que le piment te pique et que tu aies envie des Jeux olympiques
Je te souhaite de gagner les Jeux olympiques avec toute ton équipe !
Je te souhaite de bien forger les tiges de fer qui te relient aux autres
Je te souhaite de rouler sur la réussite
Je te souhaite des encouragements pour tes difficultés
Je te souhaite de galoper vers la porte du bonheur
Je te souhaite de réaliser tes rêves
Je te souhaite dans les moments durs de te rappeler que ta réussite sera sûre
Je te souhaite de lâcher toutes tes douleurs

Je te souhaite d'aller sur le droit chemin, rempli de roses, d'animaux,
d'arbres et d'amour
Je te souhaite les mots de tes rêves qui rayonnent en toi
Je souhaite que tes rêves se réalisent le plus vite possible
Je souhaite que le feu te brûle de joie

Je te souhaite le meilleur avenir plein de délires
Je te souhaite que ton rire devienne une rose
Je te souhaite d'effacer tes mauvais souvenirs et de revivre les bons souvenirs
Je te souhaite la beauté de la lumière
Je souhaite que tes cauchemars soient plus invisibles qu'un caméléon
Je te souhaite de muer comme un serpent d'Afrique du Sud
Je te souhaite plein de voyages jusqu'à ton plus vieil âge
Je te souhaite de réussir dans ton métier
Je te souhaite d'aimer tes rêves
Je te souhaite de lâcher toutes tes douleurs

Ce que nous aurons

Nous aurons l'air du bonheur dans nos poumons à chaque fois
que nous nous lèverons
Nous aurons une plateforme qui nous rattrape, si nous tombons dans le vide
Nous aurons des matchs palpitants, la lumière éclairera notre talent
et le vent nous emmènera plus loin
Nous n'aurons plus de douleur et le bonheur jubilera autour de nous
Nous aurons la paix en nous
Nous aurons la chance de voler au-dessus des nuages, de parcourir
notre avenir en regardant les paysages

Nous aurons autant de bois qu'on veut tant que Pinocchio ment
Nous nous promènerons dans la forêt comme le Petit Chaperon rouge
Nous pourrons arrêter le temps
Nous aurons un cinéma pour nous tout seuls

Nous aurons une pomme d'or remplie d'accord, une feuille rouge
remplie d'amour
Nous aurons un coucher de soleil qui nous guidera quand il fera noir
Nous aurons de l'énergie grâce à notre intelligence, mais aussi nous pourrons
la partager
Nous aurons des tournois de boxe sur les nuages
Nous aurons la réussite et la victoire
Tout ça se fera dans une *fair-play* attitude face à l'adversaire

Nous aurons un monde pour escalader les rêves,
Nous aurons des rires à en faire trembler le Soleil
Nous aurons des forgerons qui seront nos amis car ce sont eux
qui fabriquent nos liens

2

POÉSIE

Collège Robert-Desnos à Orly

Nous pourrons rendre les personnes joyeuses en une phrase
Nous dormirons sur des oreillers de nuages
Nous aurons une plage faite de grains de bonheur
Nous pourrons réaliser les rêves qui ne sont pas les nôtres

Le partage du Nous

Nous enlève son masque pour découvrir son plumage
Nous participe
Nous est solidaire
Nous amuse les amis
Nous partage
Nous s'inspire
Nous utilise précieusement sa vie

Nous marche jusqu'au bout de la Terre et court plus vite que la lumière
Nous part au loin à l'horizon et revient en flottant
Nous avance sans arrêt
Nous chevauche un éclair
Nous vole jusqu'aux étoiles
Nous grimpe sur les astéroïdes
Nous monte les marches de la vie
Nous grimpe sur l'échelle du bonheur
Nous est le chemin qui mène à la joie
Nous voyage à travers le bonheur des autres

Nous est l'astéroïde qui transperce l'atmosphère et le cœur
Nous a de l'imagination
Nous vit pour le sourire d'autrui
Nous accepte le bonheur de tout le monde
Nous porte des lunettes qui nous donnent la vue du bonheur
Nous sourit au sourire des autres
Nous est le nous de nous-mêmes qui aime

Nous dort sur les nuages
Nous somnole dans les bruits du bonheur
Nous vole des rêves de bonheur puis réalise les rêves
Nous sourit jusqu'à la mort
Nous reste ensemble et pour toujours

2

POÉSIE

Collège Robert-Desnos à Orly



Classe de 6^e E

Collège Karl-Marx à Villejuif

ÉLÈVES

Samy ASSI
Malícia BARLAGNE
Toumany BATE
Andrei BRUMA
Marc-Emmanuel CESTOR
Marwa EL MAACHI
Abderazak EL MAAZOUZI
Elise GONZALEZ-PYRAM
Faidaty HASSANY HAMADA
Khiyara ISSIFOU-BARA
Nelson LAMAILLE-LUDOMIR
Chelsey LEMAIRE GOLBERY
Yasser MAKOUAR
Ismael MAREGA
Terry MATADOR
Naomie MOUBERI
Maëlys NIRO
Akash RAVECHANDRAN
Mariam TAKYI
Noëla TOLENGA DJAMBA
Nayla TOUMIAT
Kishanth YOGARATNAM



PROFESSEURS

Gabriel GILLET, professeur de français
Maxime RENAUD, professeur d'EPS
Karine YANIV, conseillère principale d'éducation

Citius

Vite

- vite

vif, rapide, agile

c'est comme ça depuis mille ans

et même depuis l'*Iliade*

rapide celui qui parcourt beaucoup d'espace en peu de temps
mais quel espace ?

la cour de l'école les rues du quartier

une prairie devant la maison le monde entier

et si c'est toujours beaucoup d'espace

le temps est relatif

entre le 100 mètres et le marathon

courir vite marcher vite

manger vite si c'est un concours pour avaler

le plus grand nombre d'œufs ou de burgers

en dix minutes

vite vient d'un verbe : mouvoir, mettre en mouvement

vitesse

le plaisir de sentir battre son cœur

et l'air sur ses jambes et le soleil sur son visage et

la pluie s'il pleut

chacun à son rythme

citius

c'est-à-dire plus vite. aller plus vite

aller plus vite encore

si c'est possible

pour un tour de piste

400 mètres

l'entraîneur te dit :

tu pars à fond ensuite tu accélères enfin tu termines

à bloc

donc aller à toute allure

si on a envie d'aller vite

parce qu'il n'y a pas de raison de ne pas se hâter lentement

le superlatif - *citissimum* - a nettement moins d'intérêt

personne n'a jamais été obligé d'arriver

le premier

2

Altius

Haut
- haut
le saut en hauteur
mais je m'aperçois soudain qu'il manque *longius*
plus loin
et pourtant on saute
en longueur avec élan ou à pieds joints et parfois
on triple-saute
hop hop hop plus loin et aussi plus longtemps
grâce à l'endurance
sauter des heures entières pour le plaisir
de sauter
par-dessus une barre ou un muret
ou des moutons
et par-delà le ruisseau
bordé de peupliers blancs ou de peupliers
noirs
donc enjamber
le ruisseau les années les vers
que nous écrivons
et lisons
de plus en plus haut
1 mètre - 1 mètre 10 - 1 mètre 20 - etc.
je me rappelle qu'aux Jeux de Paris
en juillet 1924
il faisait beau et qu'un soir
il avait fallu attacher un mouchoir
au fil élastique tendu entre deux pommiers
car nous ne voyions plus
rien
d'autre que ce mouchoir blanc
avant de retomber toujours
- grâce à Newton -
sur le plancher des vaches
et celui qui gagnait
était évidemment
le dernier

Fortius

Fort -

fort

plus fort peut-être

mais seulement par rapport à soi-même

disons plutôt énergique

ou tenace ou généreux

même s'il s'agit ici de lancer

- vite et loin -

le poids ou le disque ou le javelot

ou un marteau

être fort comme un taureau

pour avancer dans l'eau

crawl brasse papillon

indienne dos

tirer sur les rames à l'aviron

seul ou bien à deux à quatre à huit

sur le kimono

au judo sur les bâtons au ski

bien tenir les barres

à la gymnastique

fixes parallèles asymétriques

les lâcher au bon moment

multiplier les soleils et les figures

fortissimo

piano guitare tuba

sans oublier les disciplines abandonnées

le tir à la corde et le tir

au pigeon

le deux cents mètres nage libre avec obstacles

mais le plus fort

bien sûr

c'est ce qui nous surprendra toujours

qui nous fera rire

et pourquoi pas pleurer

nous émouvra

- oui - *citius* à nouveau

citius altius fortius

2

POÉSIE

BERNARD CHAMBAZ

À la neige

Plus vite

Moi, plus vite en VTT
Ou en luge
Dehors, il neige, il neige
Il neige de plus en plus vite
La glace fait glisser les pieds
Le flocon tombe sur mon front
La neige qui craque nous donne des frissons
Et ce son doux
Reste dans ma tête.
Je crie : plus vite, plus vite, plus vite !

Plus fort

Personne n'a jamais été obligé d'être le plus fort
Je fais du hockey sur glace
Dans un air glacial
Le cani-rando heureusement n'est pas aux JO
Mais le ski oui
Aimer le sport plutôt qu'être le plus fort
À chacun son rythme
Et son niveau
Personne n'a jamais été obligé d'être le plus fort

Plus haut

Un jour il neigea
L'hiver, le ski, la luge,
La sensation du souffle qui donne envie de s'envoler
Courir sur les montages de la forêt au désert glacé
S'envoler plus haut dans le ciel
Mais encore si on est fou
Aller nager en Alaska
Vouloir grimper les flocons
À l'aide d'un papillon
Et faire l'ange en pyjama

À la piscine

Être sous l'eau
Être plus profond
Pour passer sous les lignes
En faisant la fusée
Dans l'eau glaciale, on a froid, on est fatigué
Mais on reste fort
Toucher le fond de la piscine avec la main
Et remonter pour recommencer
Encore et encore
« Si tu as des courbatures, c'est que tu as bien travaillé »
Je recommence et je ne lâche pas.

L'eau à la bouche

En compétition de hamburgers
Je me suis mise à chanter :

« Pain, viande hachée, sauce,
Composent l'hamburger,
Salade, tomates, oignons, cornichons,
L'embellissent et l'enrichissent
Mayonnaise, ketchup, sauce blanche,
Le rendent encore plus goûteux,
Plus vite arrivé,
Plus vite avalé,
Un, deux, trois,
La douceur du pain qu'on tient dans les mains
Le plaisir de le toucher
Quatre, cinq, six,
Le fromage qui fond avec ses bons oignons
La viande chaude et juteuse
Sept, huit, neuf,
Plus vite croqué,
Plus vite terminé,
Dix, onze, douze,
Plus vite gagné,
C'est la courte vie du hamburger malheureux. »

2

POÉSIE

Collège Karl-Marx à Villejuif

Je me suis mise à les dévorer;
Mes amis et ma famille me crient :
Plus vite, plus vite, plus vite.

Teahupoo

Plus Vite

En 2024 surfer à Tahiti en été
S'éclabousser en se jetant dans l'eau
Tenir sur sa planche pendant les JO

Plus Haut

Et la fraîcheur de l'eau sur ma peau
Qui me donne envie d'aller plus haut
Se concentrer sur mes pieds

Plus Fort

Ne pas tomber pour ne pas se noyer
Si tu ne veux pas d'eau dans le nez
Il faut le boucher

Plus Fort

Pour faire le *take-off*
Il faut de l'équilibre
Et savoir se lever

Plus Haut

Je glisse je glisse
Dans la rythmique
Je saute je saute
Dans le tempo

Moins Vite

Le coucher du soleil
Le vent sur l'eau amère
Le danger des requins en éveil
Un dernier coup d'œil sur la mer



2

POÉSIE

Collège Karl-Marx à Villejuif







THÉÂTRE
SEINE-ET-MARNE

Les collégiens de la Seine-et-Marne
ont travaillé avec trois auteurs

La classe de 6^e F,
du collège Paul-Langevin
à Mitry-Mory
avec FABIEN ARCA

La classe de 6^e 4,
du collège Henri-Dunant
à Meaux
avec LUC TARTAR

La classe de 6^e 4,
du collège Le Lizard
à Noisiel
avec LAURENT CONTAMIN

dans le cadre d'un partenariat
avec la Médiathèque départementale
de Seine-et-Marne

Classe de 6^e F Collège Paul-Langevin à Mitry-Mory

ÉLÈVES

Kaïs AFASSI
Mariam AHMADZAI
Maria-Gabriella BITODI
Marwa BOUHANIA
Feinda CAMARA
Moussa DOUCARA
Zakaria DRINE
Méline FEKIRI
Marcela GALUSCA
Farah GHRIB
Naël GONZALEZ
Adrian GRIGOREANU
Sahar HAMMOUTI
Maleek HERY
Hasan HUN
Hayatullah KAKAR
Niamatullah KAKAR
Alex KERLEU
Idriss KHAMALLAH-MOREL
Evan LANG
Hillary LISIKI
Adam MEKNI
Sarah MIR
April PACHECO
Sirine SAIDI
Chahinaz SBAI
Ibrahim SYLLA
Aliya ZOUBIR



PROFESSEUR

Alexis POTSCHKÉ, professeur de français

Une amitié en or

1/

- C'est une histoire d'amitié.
- L'histoire d'une rencontre fraternelle entre deux athlètes lors des Jeux olympiques de 1936.
- Deux hommes que tout oppose et qui malgré le contexte politique vont devenir amis.

2/

- Nous sommes à Berlin.
- En pleine période nazie.
- C'est l'année des Jeux olympiques.
- Hitler, au pouvoir depuis 3 ans, a chargé Goebbels, son ministre de la propagande, d'organiser des Olympiades grandioses. Il dépense sans compter, fait construire un stade gigantesque et pour la première fois, des caméras filment l'évènement.
- Avec l'organisation de ses jeux, Hitler veut mettre en scène la grandeur de son pays et la supériorité de la race aryenne.
- Ainsi rien n'est laissé au hasard.
- Le sport est une arme de propagande.
- C'est aussi une manière de préparer les corps en prévision de la guerre même si à Berlin, dans les rues, tous les signes explicites de la politique du 3^e Reich ont été proscrits.
- Pourquoi ?
- Hitler veut également se donner une image respectable.

3/

- Parmi tous les athlètes venus du monde entier, se trouve un homme : Jesse Owens. Il est afro-américain. Petit-fils d'esclave. Dernier né d'une fratrie de onze enfants. Il a grandi dans la misère, en Alabama, un des états les plus racistes de l'Amérique du Nord. Oui. À cette époque, là-bas, tous les hommes ne laissent pas libres et égaux. Non. Les hommes noirs ont moins de droits. Et même si l'esclavage a été aboli, des lois ségrégationnistes les empêchent de vivre comme les hommes blancs.

3

THÉÂTRE
FABIEN ARCA



- Mais heureusement, Jesse a un don. Il court comme personne. Oui. Vite. Très vite. Depuis toujours. Il aime courir et cette sensation, comme si la piste était en feu.
- Courir.
- Tout le temps.
- Partout.
- Par tous les temps.
- À l'école, il se fait remarquer par l'entraîneur sportif.
- Ses qualités d'athlète vont lui permettre de poursuivre ses études contrairement à ses frères et sœurs.
- Conscient de sa chance, il travaille dur et bat des records de vitesse. D'abord au niveau junior. Puis aux championnats universitaires.
- Et voilà qu'en 1936, âgé de 23 ans, Jesse est sélectionné pour partir à Berlin.
- Durant quelques jours Jesse hésite ; faut-il boycotter des Jeux olympiques organisés par un dictateur raciste ?
- La question se pose.
- Mais après réflexion, Jesse se dit qu'au contraire, il doit y aller pour gagner et démontrer par la même occasion l'absurdité des théories nazies.

4/

- C'est le 3 août 1936 que Jesse Owens remporte sa première médaille d'or au 100 mètres.
- Une course impressionnante qui laisse le public ébahi.
- La presse l'encense.
- « *Owens a réussi l'exploit, l'exploit magnifique. Il a battu le record du monde des 100 mètres avec 10 secondes et 2 dixièmes. La foule applaudit le superbe athlète noir qui, décidément, débute de façon magistrale dans ces onzièmes Jeux olympiques* »
- Cette première victoire est une première humiliation pour Hitler, qui de colère quitte le stade et refuse de lui serrer la main.

5/

- Le 4 août 1936, Jesse doit se qualifier pour l'épreuve du saut en longueur mais ses performances ne sont pas bonnes.
- Fatigué par l'exploit de la veille, il a raté son premier saut.
- Le juge de ligne lui signale sa faute.
- Jesse Owens se remobilise. Il prend place pour son deuxième essai, s'élançe, mais une nouvelle fois, le juge siffle la faute. Qu'est-ce qui se passe ?

- Jesse perd confiance. Il ne lui reste plus qu'un essai pour se qualifier. Va-t-il y arriver ?
- C'est alors que, contre toute attente, l'allemand Luz Long, un de ses plus sérieux adversaires l'interpelle.
- Ils se sont rencontrés quelques jours auparavant au village des athlètes, et malgré leurs différences, ils se respectent mutuellement.
- Luz Long a le profil typique de l'Àryen.
- C'est le favori d'Hitler pour cette épreuve.
- Et pourtant...
- Voilà qu'il chuchote quelques mots à l'oreille de Jesse.
- Ce dernier l'écoute attentivement.
- Après cela, Luz Long sort un mouchoir blanc, qu'il vient déposer à quelques centimètres de la ligne blanche.
- Les deux hommes se comprennent.
- Le mouchoir doit servir de repère pour éviter qu'il ne morde la ligne et soit disqualifié.
- Jesse sourit.
- Il s'élance. Plus confiant que jamais. Sa foulée est puissante. Arrivé au niveau du mouchoir, il saute et... se qualifie.
- Qui sait ce qui se serait passé sans ce conseil avisé ?

6/

- Quelques heures plus tard, en cette belle après-midi, les deux athlètes se disputent la première place. Chacun leur tour, ils s'élancent.
- C'est d'abord Luz Long qui saute à 7,54 mètres.
- Puis Jesse Owens à 7,87 mètres. La foule est impressionnée.
- Pour son deuxième saut, Luz Long parvient à égaliser à 7,87 mètres, sous les hurrahs et les saluts nazis.
- À son tour, Jesse s'élance et saute à 7,94 mètres soit 7 centimètres de plus que son adversaire.
- Le duel est très serré.
- Il reste un dernier saut à Luz Long qui se concentre avant de s'élancer sous les acclamations de la foule.
- Malheureusement, il rate son dernier saut.
- C'est une deuxième médaille d'or pour Owens qui prend position pour son troisième et ultime saut.
- Pourra-t-il faire mieux que les 7,94 mètres qu'il vient de sauter ?
- Le stade retient son souffle tandis qu'Owens s'élance. Il s'envole et franchit les 8,06 mètres soit 12 centimètres de plus que son précédent saut. En plus de battre son propre record, il bat le record du monde.
- Devant un tel exploit, Luz Long a une nouvelle fois un geste incroyable.

3

THÉÂTRE
FABIEN ARCA



- Il se dirige vers le vainqueur et le félicite chaleureusement.
- Et voilà qu'il brandit le bras d'Owens face à la tribune dans laquelle se trouve Hitler.
- Fallait-il être fou, inconscient, pour agir de la sorte ?
- Par ce geste, Luz Long met en scène la supériorité athlétique de son adversaire, qui s'avère être un homme de couleur.
- « Ne t'avise plus jamais d'embrasser un nègre ! » lui aurait-on dit à la sortie du stade.
- Mais Luz Long n'écoute que son cœur.
- De là est née une amitié très forte entre les deux hommes. Une amitié qu'on ne lui pardonnera pas, d'autant plus que les victoires de Jesse Owens ne s'arrêtent pas.
- Le 5 août, il remporte deux nouvelles médailles d'or, une pour le 200 mètres et une autre pour le 4 x 100 mètres.
- En 1936, Jesse Owens entre dans la légende et ridiculise au passage les théories racistes et la prétendue supériorité de la race aryenne.

7/

- Il existe une photographie en noir et blanc, sur laquelle on voit les deux hommes juste après l'épreuve. Ils sont tous les deux allongés, l'un à côté de l'autre.
- C'est un moment de répit.
- Un moment de complicité entre deux grands sportifs qui ont trouvé dans la compétition le moyen de devenir amis.

8/

- Quelques années plus tard, en 1943, Luz Long sera envoyé sur le front, en Sicile.
- Sans doute une manière de lui faire payer ce qu'il a fait lors des Jeux.
- C'est là qu'il va trouver la mort.
- Une balle vient de l'atteindre.
- Il agonise.
- Sur son lit, il demande une feuille et un stylo. Il veut écrire une lettre à son ami. Ce sera sa dernière lettre.
- « *Quand tu retourneras en Allemagne, une fois la guerre finie, va voir mon fils et dis-lui qui était son père, je t'en prie, Jesse, raconte-lui comment deux hommes, sur cette terre, peuvent être amis...* »
- Quelques mois plus tard, Jesse reçoit la lettre de son ami.
- Il lui faudra attendre plusieurs années, mais en 1953 Jesse exaucera le vœu de son ami.

Cher Jesse

Cher Jesse,

Quand on nous a lu ton histoire en classe, nous avons été impressionnés et émus. Nous t'admirons.

Dans notre classe, nous sommes tous très différents : parmi nous, certains ont déjà dit un gros mot en cours, se fabriquent des ongles en papier ou contemplent les radiateurs. Il y en a qui font de la boxe, de la natation, du football, et il y en a même une qui va participer au cross départemental – elle va peut-être même se qualifier pour le cross régional.

On sait que les Jeux olympiques ont été un moment difficile pour toi. Pourtant, ton histoire est incroyable : tu as fait taire les racistes, on peut même dire que tu leur as fait peur.

On voulait te demander : est-ce que tu serais allé assister à la Coupe du monde au Qatar ? Car, tu sais, des esclaves sont morts lors de la construction des stades. On sait bien que ça n'est pas vraiment la même chose, mais on voulait savoir ce que tu aurais fait.

*

Tu as montré que personne ne pouvait nous empêcher de pratiquer le sport qu'on aime et, malgré vos différences, tu as réussi à être ami avec Luz Long. Tu as fait un grand geste qui a changé le sport et qui a changé le monde.

Je ne sais pas comment tu as fait pour rentrer dans ce stade, tu étais l'un des seuls Noirs, tout le monde devait t'observer. Tu n'as pas eu peur, et tu y es allé.

Je ne sais pas comment tu as fait pour ne pas avoir peur. On ne sait pas comment tu as fait.

Moi, quand je vois les regards rivés sur moi, j'angoisse, je suis gênée.

– Moi, j'ai peur de mon père, de mon frère, de mon grand-père et même de mon professeur de français quand il fronce les sourcils – j'ai peur de la viande qui saigne quand ma mère cuisine, de ma sœur quand elle n'est pas coiffée – du noir, des tortues et des baleines, de mes propres cauchemars, des valises dans le grenier, des placards entrouverts – de l'école.

Et toi, tu n'as pas eu peur.

Tu te souviens de tout ça, de ton ami Luz Long et des Jeux olympiques ?

*

3

THÉÂTRE

Collège Paul-Langevin à Mitry-Mory



Moi, je n'ai peut-être pas participé aux Jeux olympiques, mais je me souviens de mon premier tacle, de mon premier but, de ma première chute et du bonheur quand on gagne son premier match de foot – et aussi de la tristesse de ne pas voir ses parents, après, à la remise des médailles, parce qu'ils sont fatigués. Leur absence m'avait blessée.

– Je me souviens aussi de mes premiers entraînements. Je ne connaissais personne. J'aimais le bruit de mon pied qui frappait la balle. Quand quelqu'un marquait un but, les parents nous acclamaient. Je me souviens qu'un jour j'avais mis mon maillot à l'envers : heureusement, personne ne s'était rendu compte de rien.

Je me souviens de mon premier ballon, il me tenait beaucoup à cœur ; c'était un souvenir de mon père. Quand mon ballon a fini par crever parce que j'avais trop joué avec, j'ai fondu en larmes.

– Je me souviens de l'angoisse lors des moments qui précédaient un combat ; avant d'enfiler mes gants, j'allais serrer la main de mon entraîneur pour le remercier d'être venu. Le gymnase tout entier sentait les gants.

– Je me souviens du drôle de bruit qu'a fait mon poignet en se brisant : je courais, et mes pieds se sont emmêlés dans ma robe trop longue, je suis tombée. Je me souviens avoir entendu la sirène du camion de pompiers, et des couleurs : du rouge, du bleu, du rouge et du bleu qui tournaient.

Je me souviens de la chaleur du plâtre.

Je me souviens que mes parents ne l'avaient pas signé.

– Je me souviens aussi comme si c'était hier de cette course en mer : le ciel était gris et plein de nuages mais nous étions contents d'aller naviguer. Je m'étais lancé dans la course plein d'énergie et je l'avais gagnée en réalisant trois tours en un temps record. Une fête était organisée pour accueillir les gagnants. Nous avons reçu des tas de fleurs, des roses, des jaunes et des blanches, plus jolies les unes que les autres.

Dans ma chambre, je suis resté longtemps allongé sur mon lit à admirer la belle médaille que j'avais gagnée. Je ressentais de la fierté en me revoyant, moi aussi, sur la première marche du podium.

*

– Je n'ai peut-être pas participé aux Jeux olympiques, mais je me souviens que j'ai participé au cross du collège ; je me souviens de la nature et de l'odeur de la forêt. Je me souviens que j'ai vu ma sœur tricher et prendre un raccourci. Alors qu'elle passait devant tout le monde, elle est tombée dans la boue et a perdu sa chaussure.

Je me souviens du grand bonheur quand je suis arrivée, parce que j'avais réussi à terminer ma course ; tout le monde est venu me taper dans la main. Après, j'avais mal à la main pour toute la journée.

– Je me souviens du premier jour de natation, de l'eau chaude de la piscine, de l'odeur du chlore qui me piquait le nez. Je courais souvent autour de la piscine et un jour mon tibia a heurté le bord du bassin : je me suis blessée. Je ne savais pas nager; je ne connaissais personne : je me souviens pourtant avoir rapidement appris à nager; en quelques séances à peine. Je me souviens des douleurs que je ressentais au niveau de mes jambes et de mes bras.

Je me souviens avoir sauvé un poisson avec ma cousine, c'était à la mer, on faisait de la plongée. Il avait une boule de plastique coincée dans la gorge. On l'avait ramené sur le bord, on l'arrosait chaque seconde, on appuyait sur ses nageoires. Quand la boule de plastique est sortie, on a remis le poisson à l'eau.

Je me souviens qu'à chaque plongeon, mon bonnet ne cessait de glisser et mes cheveux venaient s'éparpiller sur mon visage.

Je me souviens des doigts fripés, des courbatures, de la fatigue, et de mes lunettes de bain pleines de buée.

Je me souviens quand je suis enfin montée sur le plot, devant une centaine de personnes : après sept ans d'entraînement, j'allais enfin, pour la première fois, participer à une compétition. Dans la foule, ma famille m'applaudissait.

Je ne me souviens plus si j'ai eu peur:

On ne sait vraiment pas comment tu as fait pour ne pas avoir peur.

*

On espère que tu es bien là où tu es, que tu as un chat pour te tenir compagnie quand il fait froid, l'hiver; sous tes couvertures ; que tu as un beau potager, un cerisier, et un lac où te baigner quand il fait chaud, l'été.

On espère que tu es bien là où tu es, et que tu es fier de ce que tu as accompli.

On pense bien à toi.

Kaïs, Mariam, Maria, Marwa, Feinda, Moussa, Zakaria, Mélina, Marcela, Farah, Naël, Adrian, Sahar, Maleek, Hasan, Hayatullah, Niamatullah, Alex, Idriss, Evan, Hillary, Adam, Sarah, April, Sirine, Chahinaz, Ibrahim & Aliya

3

THÉÂTRE

Collège Paul-Langevin à Mitry-Mory



Classe de 6^e 4

Collège Henri-Dunant à Meaux

ÉLÈVES

Archange AKUE
Abdel ANKI
Aya BACCOUCHE
Davi BARBOSA DE SOUZA
Mehdi BENNABI
Hadja Fatoumata CAMARA
Hawa CAMARA
Eren COKKUCUK
Edanur DEVECI
Hasna GUERMATI
Gaye KAMARA
Adame MIRA
Guerschom MUBIALA-NGADEY
Kelly NELLER
Tyaïna NGUELETCHOUNGUI
Lony OLIM FERNANDES
Nolann PELISSIER
Chaïma ROIG
Noam ROULLE
Nasrollah SAHRAOUI
Calvin SEMEDO ROBALO
Geoffrey SITA
Iyed SLIMANE
Ismail TAKAM
Mame Awa THIAM
Rania ZERARI



PROFESSEURS

Pierre-Louis BRANCOURT, professeur documentaliste
Claire MATHIEU, professeure de français

Si vales valeo

Si tu vas bien je vais bien

L'auteur : Madame Placard est femme de ménage. On la surnomme ainsi depuis que sa famille l'a oubliée dans un placard un jour de départ en vacances... Madame Placard ne ressent pas la douleur. C'est comme ça. Elle a travaillé dans une école puis dans un hôpital. Un jour elle a rencontré Zac. Un enfant des rues dans le local à poubelles de l'hôpital !¹ De quoi faire hurler Madame Persifle la chef de service. Zac non plus ne ressent pas la douleur. C'est comme ça. Madame Placard le poursuit dans les couloirs. De chambre en chambre. De patient en patient. Jusqu'à la chambre de la petite Mya. Une impatiente. De guérir. De vivre. D'aller faire un tour en ville et même de retourner à l'école. C'est elle qui va expliquer la douleur à Zac et à Madame Placard. Un beau moment d'échange et d'amitié. Depuis Madame Placard a quitté l'hôpital. Qu'est-ce qu'elle va faire maintenant ? Souvent elle pense à Zac et à Mya. Elle aimerait bien savoir ce qu'ils sont devenus. Savoir ce qui les fait vivre haut. Un jour peut-être elle lancera des avis de recherche. Mais pour l'instant elle révise son latin.

Madame Persifle : Pour quoi faire ?

L'auteur : Pour se cultiver pardi !

Madame Persifle : Madame Placard révise son latin ! Et pourquoi pas passer le bac ?

L'auteur : Bonne idée.

Madame Persifle : Madame Placard passe le bac ??!! On aura tout vu !

L'auteur : Taisez-vous Madame Persifle je ne vous ai pas sonnée ! On commence. J'écris ma didascalie.

Madame Placard révise son latin.

Madame Placard : *A priori* – au premier abord – *alea jacta est* – le sort est jeté – *alter ego* – un autre moi-même – *carpe diem* – cueille le jour – *de visu* – de ma propre vue – *mea culpa* – c'est ma faute...

Madame Persifle : C'est pas bientôt fini ?

Madame Placard : Quoi ?

Madame Persifle : Cette litanie...

1. *Madame Placard à l'hôpital*, Lansman Éditeur



Madame Placard : Je travaille Madame Persifle. C'est pour mon bac.

Madame Persifle : Votre bac ? Mais vous êtes femme de ménage !

Madame Placard : Et alors ?

Madame Persifle : Et alors vous n'avez pas besoin de bac ! Est-ce que j'ai le bac ? Et pourquoi pas l'université ?

Madame Placard : Pourquoi pas en effet. Mais d'abord je passe le bac.

Madame Persifle : Je suis votre chef de service ! Vous allez m'obéir !

Madame Placard : Vous n'existez pas. Vous êtes le produit de mon imagination. Une voix que j'entends parfois dans ma tête quand je suis fatiguée. Et maintenant laissez-moi faire une pause.

À la fenêtre, une corneille.

Madame Persifle : C'est ça. Bayez aux corneilles.

Madame Placard : Pas du tout Madame Persifle. À la fenêtre, le monde bouge. Il nous appelle. Des rayons de soleil... quelques oiseaux et des ciels comme s'il en pleuvait. Des giboulées. Ça cogne. Des rêves et des souvenirs qui passent en coup de vent. Des gens qui nous attendent. En bas. Ils lancent des petits cailloux contre la vitre pour dire : « Regarde qui est là. » Je ne baye pas aux corneilles Madame Persifle. À la fenêtre je visite mon passé et je prends des engagements pour l'avenir.

À la fenêtre, un sac plastique.

Madame Persifle : *M'est avis* que votre avenir est encore dans les poubelles...

Le sac plastique : Au secours ! Aidez-moi ! Je me suis envolé malgré moi. J'ai la bougeotte. De coup de vent en coup de pied je ne tiens pas en place. Je gigote et m'emperlificote dans les jambes des passants dans les arbustes et les fils électriques. Et dire que si on me ramassait je pourrais avoir une deuxième vie. J'ai toujours voulu faire toile cirée ou meuble de jardin. Et toi qui es-tu ?

Madame Placard : Madame Placard. Femme de ménage. Tu es bien tombé. Je te mets au recyclage et je reprends mon latin.

Le sac plastique disparaît.

Madame Placard : *Modus vivendi* – moyen de vivre – *semper paratus* – toujours prêt – *si vales valeo*...

À la fenêtre, une branche d'arbre.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

Sur la branche apparaissent un pied, une main, puis le reste d'un corps.

Qui va là ?

Zac : Madame excusez-nous. Nous ne faisons que passer.

Madame Placard : Zac ! C'est toi ! ?

Zac : Madame Placard ! ? Quelle surprise !

Madame Placard : Qu'est-ce que tu fais là ?

Zac : Animateur en accrobranche. Je travaille pour la mairie.

Madame Placard : Comme tu as changé !

Zac : Vous aussi. Je veux dire : vous n'avez pas changé !

Madame Placard : Toi non plus. Toujours aussi gentil.

Zac : Vous n'avez pas toujours dit ça... Quand je courais dans les couloirs de l'hôpital et que je faisais le tour des chambres...

Madame Placard : Zac ! L'enfant des rues devenu animateur... Tu en as fait du chemin !

Zac : Je m'occupe aussi du mur d'escalade. Grimper j'aime ça !

Madame Placard : Ça ne m'étonne pas. J'ai toujours su que tu irais haut !

Zac : Et vous ?

Madame Placard : Oh moi... J'ai quitté l'hôpital et maintenant... Je révise mon latin.

Zac : Vous allez passer le bac ?

Madame Placard : Comment tu le sais ?

Zac : Vous l'aurez !

Madame Placard : Tu crois ?

Zac : Assurément Madame Placard ! Vous vous souvenez de la chanson ?

Madame Placard : Si je m'en souviens !

Zac : Maintenant il faut que j'y aille... Donnez-moi votre 06.

Madame Placard : Tu es dans le vent dis donc ! Allez va. Tu sais où me trouver...

Zac : À bientôt Madame Placard. Portez-vous bien.

Madame Placard : *Si vales valeo.*

Zac : Qu'est-ce que ça veut dire ?

Madame Placard : Si tu vas bien je vais bien.

Zac : Pareil. Eh... vous savez que l'escalade est maintenant discipline olympique ?

Madame Placard : On compte sur toi pour la médaille !

Zac : Qui sait ? En route mauvaise troupe !

Il disparaît.

Madame Placard : Une mauvaise troupe... Ça me rappelle quelque chose !

Madame Persifle : Et moi donc !

À la fenêtre, la branche s'enflamme.

Ah ! Au feu les pompiers !

Une main apparaît, qui tient la branche enflammée.

Mya : Pas de panique. Laissez passer la flamme olympique !

Madame Placard : Mya ! C'est toi ! ?

Mya : Madame Placard ? !

Madame Placard : Quel plaisir de te revoir ! Et en bonne santé !

Mya : Je suis guérie Madame Placard ! La vie est belle ! Et maintenant je fais ce qui me plaît. Je porte la flamme olympique. J'en ai toujours rêvé !

3

THÉÂTRE
LUC TARTAR



Madame Placard : Magnifique ! Quand je pense que Zac était là il y a un instant...

Mya : Zac ?

Madame Placard : L'enfant poubelle. L'enfant des rues !

Mya : Je me souviens de lui. Il ne connaissait pas la douleur. Et vous non plus.

Madame Placard : Mais toi oui.

Mya : Maintenant c'est fini. Je dévore la vie.

Madame Placard : Elle te va bien la flamme olympique.

Mya : Vous trouvez ? Et la devise : *Citius – altius – fortius...*

Madame Placard : Ça te va bien aussi.

Mya : Il faut que j'y aille. On va se revoir Madame Placard.

Madame Placard : J'y compte bien !

Mya : Je vous aime.

Madame Placard : Idem.

Mya disparaît, avec sa flamme olympique. À la fenêtre, un ciel étoilé.

Madame Placard : La nuit est tombée. Déjà ! Et maintenant :

à nous deux mon p'tit lapin. Euh je veux dire mon p'tit latin. *Lapsus* – erreur involontaire...

Madame Persifle : Madame Placard...

Madame Placard : *Persona non grata* – personne indésirable...

Madame Persifle : Ils sont partis ?

Madame Placard : Oui Madame Persifle.

Madame Persifle : Qu'est-ce que vous allez faire ?

Madame Placard : Envisager l'avenir. Passer mon bac. M'inscrire aux Jeux olympiques. Pourquoi pas ? Gagner une ou deux médailles. Ça fera bien mon affaire.

Madame Persifle : Les Jeux olympiques ? Vous avez de ces idées ! C'est pour bientôt. Vous n'aurez pas le temps de vous préparer !

Madame Persifle : Il faut vivre plus vite Madame Persifle. Plus haut. Plus fort.

L'auteur : Et c'est ainsi que Madame Placard décida de participer aux jeux olympiques. Judo... cent mètres haies... natation synchronisée ? Elle hésita longtemps avant de trouver la bonne discipline...

Madame Placard et les Jeux olympiques

L'auteur : Madame Placard passe l'oral du bac. Elle le réussit et n'a plus que des pensées positives. Elle pense à son avenir. Elle pourrait faire des études supérieures, devenir professeure de latin, romancière, avocate...

Madame Placard : Bonjour, cher monsieur.

Monsieur Cachot : Bonjour, chère madame. J'espère que vous allez bien me défendre.

Madame Placard : Ne vous inquiétez pas, je maîtrise mes dossiers. Il n'y a pas à stresser.

L'auteur : Madame Placard pourrait aussi participer aux Jeux olympiques...

En avion.

Madame Persifle : Madame Placard, on va où ?

Madame Placard : En Amérique.

Madame Persifle : Pour quoi faire ?

Madame Placard : Participer aux Jeux olympiques. Je vais boxer, catégorie poids coton.

Madame Persifle : Mais vous ne m'avez pas prévenue, vraiment, c'est n'importe quoi !

Madame Placard : Taisez-vous un peu, vous commencez à m'énerver.

Madame Persifle : C'est bon, j'arrête mon cinéma.

Madame Placard : On arrive, je sors de l'avion avec mes bagages, je passe à l'hôtel me reposer, parce que demain, c'est le jour J !

Madame Persifle : Non mais, vous y croyez encore ? C'est pas le jour J, c'est le jour D comme Défaite.

Madame Placard : Non, le jour V comme Victoire.

Madame Persifle : N'oubliez pas que vous êtes femme de ménage !

Madame Placard : Je veux croire en mes rêves.

Le jour J.

Le journaliste : Bonjour Mesdames et Messieurs, on se retrouve ici au Grizzly Battle Arena pour le combat entre Madame Placard et Miss Punching. Les matches se sont passés à merveille pour vous Madame Placard, vous êtes en finale mais votre adversaire a l'air coriace. Comment vous sentez-vous avant ce combat ?

3

THÉÂTRE

Collège Henri-Dunant à Meaux



Madame Placard : Elle n'est pas facile à battre, même si je ne ressens pas la douleur. Mais je pense que je vais gagner !

Le journaliste : Madame Placard et Miss Punching sont sur le ring. Les adversaires se regardent dans le blanc des yeux. Le match peut commencer. Un premier coup signé Miss Punching. Madame Placard contre-attaque. Oh là là, quelle esquive de la part de Miss Punching !

Madame Placard : Tu n'esquiveras pas mon prochain coup !

Miss Punching : Tu es sûre de toi ?

Madame Placard : Sûre et certaine !

Le journaliste : Madame Placard envoie ses meilleurs enchaînements et Miss Punching au tapis. Le public est chaud bouillant. Miss Punching ne peut plus se relever ! Beaucoup disent que le match est déjà plié, mais ils ne connaissent pas le potentiel de Miss Punching. Elle se relève aussitôt ! Est-ce une extraterrestre ?

Madame Persifle : Tu n'y arriveras jamais !

Madame Placard : Arrête de me déconcentrer !

Miss Punching : C'est à moi que tu parles ? Tu vas le regretter !

Le journaliste : Madame Placard reçoit un grand coup ! Oh, le KO, Madame Placard est par terre ! Est-ce qu'elle se relève ? NON !

Le public : 10, 9, 8, 7, 6, 5...

Madame Persifle : Tu ne gagneras jamais ! Abandonne dès maintenant !

Madame Placard : Madame Persifle, sors de ma tête !

Le public : 4, 3, 2...

Madame Persifle : Tu sais que la boxe n'est pas ton point fort, ton point fort c'est femme de ménage !

Le public : I... c'est fini !!!

Le journaliste : Le match est fini ! Et c'est une défaite pour Madame Placard et une victoire pour Miss Punching ! Incroyable !

Madame Placard : Ah comme je suis déçue ! Je voulais tellement gagner !

Madame Persifle : Je te l'avais dit !

Le journaliste : Madame Placard est en pleine dépression. Va-t-elle se remettre de cette défaite ? Et se relever plus vite, plus haut, plus fort ?

Zac : Laissez-nous passer, excusez-nous, pardon, pardon...

Madame Placard : Zac, Mya, c'est vous ?

Mya : Arrêtez tout ! Il y a eu tricherie !

Zac : Miss Punching a triché !

Mya : Elle a mis des bagues en métal dans ses gants pour que Madame Placard tombe plus rapidement.

Zac : Comme Miss Punching a triché, c'est vous, Madame Placard, qui avez gagné.

Madame Placard : Super !

Zac : Vous avez bien fait de croire en vos rêves !

Madame Placard : Mais comment êtes-vous venus jusqu'ici ?

Zac : C'est une longue histoire... On était dans le même avion...

Madame Persifle : Bien joué Madame Placard, j'avoue que vous êtes incroyable.

Madame Placard : Je me relève, je vois les choses en grand et je vais vers le meilleur.

L'auteur : Et c'est ainsi que Madame Placard réalise ses plus grandes ambitions. Pour elle, vivre plus vite, plus haut, plus fort, c'est viser haut, faire de son mieux et... croire en ses rêves !

3

THÉÂTRE

Collège Henri-Dunant à Meaux



Classe de 6^e 4

Collège Le Lizard à Noisiel

ÉLÈVES

Amélia ALI
Tyméo BOURDIM
Adam COUTANT
Sekou DIABATE
Ashion Marley EMANUEL
Loémie GUERIN
Imène KAREK
William KETI MAKINU
Eliott LHUERRE
Chloé MAHOUKOU
Ambrin MESSADI
Sagal MOHAMED JAMA
Manon MONFRONT-RAPINE
Océane NDENZAHO
Yacine OKBI
Sarra OURO SAMA
Lenny RAVI
Awa SANE
Nour SEGHIER
Fedi SOHBANI



PROFESSEURS

Cassandra CHAZEAU, professeure de mathématiques
Delphine GARCELON, professeure de français
Émilie MARTIN, professeure d'histoire-géographie
Simon PADOVANI, professeur d'EPS

Les yeux de la victoire partie 1

Un groupe d'amis d'une douzaine d'années : Abou, Shay, Kim, Liam, Téo, Marja, Badir.

TABLEAU 1 : tous sauf Liam

Téo – Attends, c'est moi qui explique : le problème de Liam ça a commencé au CM2 quand l'infirmière elle a fait les tests à la visite médicale

Shay – Non, mais là, ils ont pas parlé du diabète et tout ! C'était juste que...

Téo (*coupant*) – Mais si, avec les lettres, là : Z, A, R, de plus en plus petites à mesure que les lignes elles descendent, l'infirmière elle a dit « il est aveugle, ou quoi ? »

Abou – À la fête de fin d'année à Barbusse, quand il voyait pas les cacahuètes sur la table !

Badir – Non, le problème ça a été à la rentrée au collège quand il nous a dit, pour les piqûres qu'il se faisait tout seul.

Kim – Il avait appris à se faire des piqûres à la fin du CM2.

Abou – Au début, on a trouvé ça trop classe, son appareil dans le bras.

Shay – De ouf.

Marja – Déjà, on n'avait jamais entendu ce mot.

Téo – Quel mot ?

Kim – Ben « diabète » !

Badir – Les filles, pour de vrai, elles ont vraiment commencé à s'intéresser à Liam.

Téo – Les filles, elles aiment trop quand les garçons ils ont des problèmes.

Abou – Elles peuvent faire genre « vas-y parle-moi »...

Marja – N'importe quoi.

Kim – Quand il est venu avec ses grosses lunettes, là, à la rentrée...

Abou – Les hublots.

Téo – Au début, on le traitait de sous-marin...

Badir – « Salut, le sous-marin. Ils sont beaux, les poissons ? »

3

THÉÂTRE
LAURENT CONTAMIN

Marja – On savait pas.

Kim – Sérieux, on savait pas que c'était grave.

Abou – Pour de vrai, ça a commencé au printemps dernier avec les flamants roses.

Plusieurs en même temps – AH OUAIS, LES FLAMANTS ROSES !

Temps.

- Les gens ils vont rien comprendre, là.

- C'est du n'importe quoi.

- Tout le monde parle dans le désordre.

- Faudrait prendre les choses du début.

- On démarre d'où ?

- La fête de fin d'année, en CM2, à Henri-Barbusse !

- Le dernier jour d'école, dans la cour, les cacahuètes ! Y avait qui, à Barbusse ?

- Téó, Kim...

Kim (*secouant la tête*) – J'étais à Marie Curie. Y avait Shay.

- Oh non ! Trop long ! On commence à la rentrée au collège : Kim, Badir...

Marja – Et moi. Les autres, assis.

Ce qu'ils font.

TABLEAU 2 : Kim, Badir, Marja

Badir – Collège Boris-Vian, septembre, jour de la rentrée.

Liam entre (grosses lunettes).

Kim – Oh, un avion avec des hublots !

Badir – Ton canoë, il a coulé ?

Marja – Capitaine Nemo dans son sous-marin !

Badir – Y sont beaux, les poissons ?

Liam – J'ai une maladie des yeux. Enfin, une maladie du sang. Je vais devenir aveugle petit à petit. Voilà. Je préfère le dire le jour de la rentrée, vu que ça va être de pire en pire, autant en parler le premier jour.

Temps. C'est pas contagieux.

Kim – Ah.

Marja – OK. *Sonnerie.* Mais c'est... grave ?

Liam – Plutôt, oui. Ils se rangent où, les 6^e ?

Kim – Moi aussi, je suis en 6^e 2. Viens, je t'emmène.

Badir – Attendez-moi !

Liam, Kim et Badir sortent.

TABLEAU 3

Téo et Shay rejoignent Marja.

Shay – T'es en quoi ?

Marja – 6^e 3. Il était pas à Henri-Barbusse, le gars, là ? Là-bas, entre Badir et Kim.

Téo (*acquiesçant*) – C'est Liam.

Marja – Il fait du canoë avec mon frère sur la Marne. Il est monté en régionale, à ce qu'il paraît. Il a dit à mon frère qu'il visait les Jeux olympiques, mais bon, vu que...

Shay – Si vous êtes cool avec lui, il vous montrera comment il se pique, avant la cantine.

Téo – Il est diabétique, mais ça va.

Marja – Ben ça va pas trop, visiblement.

Shay (*la reprend*) – Enfin, « visiblement »...

Téo – Ouais : pas « visiblement », justement : il est à moitié aveugle

Shay – Bon faut y aller, là. On va se faire jeter.

Ils sortent en courant.

TABLEAU 4

Liam, seul. Grosses lunettes. Il vient de se piquer, range son matériel, déroule la manche de sa chemise sur son bras.

Rétinopathie. Le nom de ma maladie. Aux dernières nouvelles. Rétinopathie diabétique. Ou alors une maladie encore inconnue. J'ai passé l'été chez l'ophtalmo, et puis à l'hôpital. Ils cherchent. Compréhendent pas. Une autre ophtalmo, un autre hôpital, des examens dans tous les sens, bref : mon diabète attaquerait mes yeux. D'ici quelques mois, je verrai plus rien. Y a pas de traitements pour l'instant. On peut ralentir un peu, mais c'est tout. Dans quelques décennies, les yeux bioniques, peut-être ? Pour l'instant, je peux juste profiter au maximum de ce que

3

THÉÂTRE
LAURENT CONTAMIN

je vois, tant que je peux encore voir un peu. Alors je profite. Pour profiter, je profite. Samedi, mes parents m'ont emmené en haut de la tour Eiffel, voir Paris. On a été au zoo, à Vincennes. Je regarde ma mère, mon père, ma sœur. Je me les imprime au fond de ma tête, pour pas les oublier. Et dès que j'ai un peu de temps, je descends au fleuve faire du canoë. Pagayer sur l'eau : c'est ça qui me fait tenir.

TABLEAU 5 : *Liam, Abou, Kim, Marja, Téo*

Cour du collège. Liam arrive. Grosses lunettes, et une canne blanche qu'il hasarde devant lui.

Marja – C'est Liam.

Abou – Salut.

Des checks.

Liam – Ça va ou quoi ?

Voix off d'un collégien – « Oh le sous-marin, fais gaffe aux rochers ! »

Abou – Viens me le dire là ! Viens me le dire à moi !

Liam – Laisse tomber, Abou.

Sonnerie.

Kim – C'est moi qui t'emmène, aujourd'hui.

Marja – On s'est arrangés avec Shay et Badir, selon les jours, on change.

Abou – On a fait un tableau.

Liam – C'est pas trop la corvée, quand même, pour vous ?

Téo – Ça va, franchement.

Marja – On te le dirait.

Abou – Limite ça nous occupe.

Liam – Cool.

TABLEAU 6 : *Liam, Abou, Badir, Shay*

Badir – On voulait te demander un truc, Liam.

Liam – Vas-y, y a quoi ?

Abou – À Noël, t'avais dit que tu devais consulter un nouveau médecin pour tes yeux.

Liam – Ça s'est pas fait. Trop compliqué.

Shay – Pourquoi ?

Badir – C'est à cause de ta mère qui s'est faite jeter de son boulot ?

Liam – Disons que le nouveau médecin, ça faisait un peu cher, quoi.
Temps. Fait froid, là, non ? J'aime pas l'hiver, moi.

TABLEAU 7 : tous

Abou – Les gars et moi, on sait que c'est ton anniversaire, le 10 avril, du coup ben on voulait savoir si y avait telle ou telle chose qui te ferait plaisir à cette occasion.

Liam – Sérieux, Abou ? Depuis que je te connais, t'as jamais fait des phrases aussi longues. Ça te réussit de ouf, le collègue !

Abou – Tu te fous de moi, en plus ?

Petits coups sans gravité.

Shay – Bon. Alors !?

Liam – Sympa d'y penser, en tout cas.

Badir – On pourrait se cotiser, pour le nouveau médecin qui coûte une blinde.

Liam – Laisse tomber, Badir. De toute façon, ça ferait que reculer la cécité complète de quelques mois.

Kim – C'est quoi, la cécité ?

Liam – Le noir, quoi. L'écran noir. Non : un truc qui me ferait vraiment mais super plaisir, vu qu'avec mes parents la thune c'est un peu chaud en ce moment...

Marja – Vas-y c'est quoi ?

Liam – Vous savez c'est quoi, mon rêve, avant de plus rien y voir ?

Temps.

Abou – C'est pas des trucs cochon, au moins ?

Kim – Abou !!!

Liam (*rit*) – Même pas. Voir les flamants roses en Camargue.

Shay – Hein ?

Téo – C'est quoi ?

Kim – Ben t'es sourd ? C'est des flamants roses en Camargue.

Abou – Ah ouais c'est compliqué, là, ce que tu nous demandes, frérot...

Liam – OK vas-y laisse tomber.

Shay – Excuse-nous, Liam, mais bon, déjà on n'est pas des adultes, en plus c'est où la Camargue comme pays ?

Abou – C'est en France, t'es bête ou quoi ? C'est là qu'y a les taureaux

Kim – On y va comment ?

Téo – Ben en train.

Marja – Tu veux voir des taureaux ?

Liam – On oublie. J'ai dit ça comme ça. Je comprends : trop compliqué à organiser. Comme il me reste plus que quelques semaines à voir un

3

THÉÂTRE
LAURENT CONTAMIN

peu les formes et les couleurs, je m'étais dit : tiens, s'il y a une chose que j'aimerais bien voir avant la nuit dans mes yeux, ce serait les flamants roses, sur une patte, leur reflet dans l'eau, leur bec, et puis les voir s'envoler – leurs ailes immenses, je m'étais dit que je ferais bien du canoë en Camargue, au milieu des flamants roses, entre le ciel et l'eau, toute cette lumière...

Kim – Ah ouais avec ton canoë, en plus ?

Liam – Le mien ou un autre.

Badir – On va réfléchir, gros.

Abou – Faut qu'on...

Marja – Laisse-nous un jour. Faut qu'on réfléchisse.

Shay – Faut réfléchir, là.

Kim – Un jour ou deux.

Liam – Laissez tomber, sérieux. Sinon on se fait un tacos, c'est bien aussi, pour mon anniv...

Téo – On va réfléchir, Liam.

Kim – On va réfléchir.

Les yeux de la victoire

partie 2

Un groupe d'amis d'une douzaine d'années : Abou, Shay, Kim, Liam, Téo, Marja, Badir

TABLEAU 8 : tous sauf Liam. Place du Front Populaire, à Noisiel – la dalle 3

Marja – Salut les amis, ça va ? (*La bande d'amis se checke.*) Il faut qu'on trouve une idée pour emmener Liam en Camargue.

Téo – Hé ! Mes parents ont fondé une association justement pour avoir assez d'argent pour Liam et lui permettre d'aller en Camargue !

Shay – Tu crois que ce sera assez ?

Badir – Pourquoi pas faire une brocante ?

Kim – Ce serait bien. Mais l'argent de la brocante ne va pas suffire...

Téo – Rendre des petits services pour des gens... On pourrait se disperser dans la ville...

Shay (*le coupe*) – Pourquoi pas faire du baby-sitting ?

Abou arrive en mangeant un tacos.

Tous – Salut Abou ! T'es en retard !?

Abou – Et alors... Je mange !

Marja – On parlait justement du voyage en Camargue avec Liam...

Abou (*la bouche pleine*) – On pourrait faire un match de foot pour l'association : on ferait payer les places, ça ferait rentrer des sous...

Téo et Kim – Oui, un match c'est bien !

Shay – Cool ! Il faudrait se dépêcher en tout cas pour le voyage parce que Liam va bientôt perdre la vue complètement.

Kim – Désolée, moi je ne pourrai pas venir en Camargue...

Les autres (*décus*) – Oh non ! Pourquoi ?

Kim – Mes parents ne sont pas d'accord.

Abou – Moi non plus ! J'ai pas le droit.

Marja – On se retrouve à une heure du matin, ici !

Ils se dispersent.

3

THÉÂTRE

Collège Le Lizard de Noisiel

TABLEAU 9

D'abord Shay et Téo : sur le trottoir, ils ont mis quelques affaires en vente et interpellent les passants.

Shay – Bonjour Madame, vous voulez nous acheter quelque chose ? Tout ce qu'on peut trouver dans un grenier, on a.

Téo – Nous vendons des objets anciens et rares en promotion !

Shay – Vous nous achetez une de nos pièces rares de la Première Guerre mondiale à soixante-dix euros ? On vous la fait à soixante euros.

Téo – Et aussi, on a un aspirateur à dix euros

Shay – Une enceinte à cinq euros ! C'est pour réaliser le rêve d'un ami à nous. Aidez-nous, quoi !

Téo – Des assiettes à quinze euros : on en a dix !

Shay – Des accessoires de mariage à soixante-quinze euros !

Dans un appartement : Kim, avec un bébé qu'elle berce.

Kim – La la la la... Dors... Allez bébé, il faut dormir. Je vais te mettre au lit. (Elle couche le bébé.) J'ai l'habitude de faire du baby-sitting, c'est moi qui m'occupe de mon petit frère.

Marja devant le portail d'une maison.

Marja – Bonjour Madame, vous voulez que je tonde la pelouse de votre maison ? Elle est un peu longue, l'herbe, là ! C'est cinquante euros. Avec des amis à moi, on récolte de l'argent pour offrir un voyage à un ami.

Badir et Abou devant un pavillon.

Abou – C'est ennuyeux d'être gardien de maison...

Badir – Oui, très ennuyeux... Mais bon, on pourra mettre ce qu'on gagne dans la cagnotte...

Abou (soudain) – Oh ! Un chat !

Badir – Attrape-le ! Abou sort en courant. Oh ! Une personne qui veut entrer dans la maison ! (Badir sort en courant.)

On retrouve Shay et Téo sur le trottoir, il y a moins d'affaires maintenant.

Téo – On a réussi, on a récolté deux-cents euros avec notre vide-grenier.

Shay – Quoi, deux-cents euros, tu dis, là ? On n'aura jamais assez...

Téo – Bon, on se retrouve à la gare demain matin ?

TABLEAU 10 : dans le TGV, avant qu'il ne démarre.
Téo, Shay, Marja, Liam – puis Abou – puis le contrôleur

Marja – Salut !

Checks.

Shay – Ça va ?

Marja – Oui, ça va.

Shay – Par contre j'ai reçu un message de Badir, il ne viendra pas.

Téo – Ah ben, comme Kim alors...

Liam – On va où ?

Shay – À la piscine, on t'a dit.

Téo – Du coup, il faut chercher un plan, on ne sait pas si Abou, il vient ou pas.

Liam – Est-ce que quelqu'un peut me tenir le bras pour m'asseoir dans ce RER ? Il fait vraiment sombre, ici !

Abou arrive. La sonnerie du train indique le départ.

Abou – Salut les gars !

Tous – Abou ! Qu'est-ce que tu fais là ?

Marja – Du coup, tu es venu ?

Liam – Je me disais aussi, ça sentait le tacos...

Abou – Oui, j'ai fui de chez moi pour vous rejoindre.

Téo – Sérieux, t'as fait le mur ?

Shay – Ça y est, on est partis...

Liam (*touche une valise*) – C'est quoi cette valise ?

Marja – C'est là qu'on a mis tous les maillots de bain pour la piscine.

Le contrôleur arrive. Marja ouvre la valise et fait signe à Abou de s'y cacher.

Contrôleur – Mesdames et Messieurs, contrôle des titres de transport s'il vous plaît. Billets, cartes de réduction...

Tous – Euh...

Shay – Bonjour...

Contrôleur – Vous avez des billets, les enfants ?

Téo – Ben non justement...

Contrôleur – Si vous payez tout de suite c'est cent-trente-cinq euros, sinon c'est quatre-cents euros et il faudra me montrer vos papiers. Vous êtes mineurs ? Vous allez où comme ça ?

Marja – En Camargue. On descend du train à Marseille.

Liam (*très surpris*) – En Camargue ? On va en Camargue ???

Marja – En fait, on voulait faire une surprise à Liam pour son anniversaire parce qu'il rêve de voir les flamants roses.

3

THÉÂTRE

Collège Le Luzzard de Noisiel

Contrôleur – Ça les enfants, ce n'est pas mon problème. Je vous donne une minute pour régulariser votre situation.

Téo (*tapant sur son smartphone*) – J'appelle mon oncle et je vous le passe.

Contrôleur – Ton oncle ?

Téo – Il est contrôleur dans les trains, comme vous.

Liam (*pendant que Téo parle à son oncle dans le smartphone*) – C'est trop beau, la surprise que vous m'avez faite ! Jamais je me serais attendu à ça !

Téo (*tendant le smartphone au contrôleur*) – Il veut vous parler.

Contrôleur – Allô ? ... Oui ? ... Ah c'est toi, Malik ! Comment tu vas depuis le temps ? Ça fait un bail ! ... Dans quel train tu travailles maintenant ? Toujours les TGV ? ... Quoi ? C'est ton neveu ? (*À Téo.*) C'est ton oncle ? (*Téo fait oui de la tête.*) Ah d'accord ! ... Pour un de leurs amis qui perd la vue ? Ils m'ont dit ça, oui. Le pauvre ... La Camargue, oui. ... Je comprends. Bon, ciao, Malik. Il raccroche. Je vous laisse passer pour cette fois, les enfants, mais que ça ne se reproduise pas !

Il sort.

Abou (*tapant depuis l'intérieur de la valise*) : J'étouffe ! Je veux sortir !

TABLEAU II : les marais salants

Sur les canoës : Liam bien sûr, mais aussi Abou, Shay, Téo et Marja.

– Tu sens le vent frais du matin sur la Camargue ?

– Attention, Liam ! Un poisson-chat à gauche ! Ça pourrait faire perdre l'équilibre à ton canoë !

– Et le lever du soleil qui nous illumine...

– Je te décris : grâce au soleil, on voit le reflet des flamants roses sur l'eau...

– Et là-bas, regardez : les dernières étoiles de la fin de nuit : elles dessinent un flamant rose dans le ciel !

– Oh regardez ! Un vol de flamants roses à droite !

Liam – Je ne les vois pas, mais je les entends. Ils sont des centaines, non ?

– Oui, Liam : des centaines !

– Attention au poteau qui sort de l'eau, un peu à ta droite...

Liam – J'entends aussi le chant d'autres oiseaux : des mouettes, peut-être ?

– Mets la main dans l'eau, Liam, tu verras comme l'eau est salée !

– Attention, un flamant qui n'a pas l'air content. Il a peut-être la rage ? Il nous attaque ! Baisse-toi, Liam !

– C'est bon, il est passé au-dessus de nous.

– C'est comme une mer toute rose !

– Ça te fait quoi comme sensation – le soleil qui se lève, le clapotis de l'eau...

Marja – Un flamant rose sur une patte ! Oblique à droite, Liam !

Liam – Ouf ! Merci, Marja !

– Tu entends le bruit des ailes ?

Liam – Je les entends s’envoler ! Je vous remercie, les amis. Vous avez fait plein d’efforts pour réaliser mon rêve : flotter sur les marais salants autour des flamants...

TABLEAU 12 : dix ans plus tard, sur le balcon d’un restaurant, au bord du lac de Vaires-sur-Marne – comme au tableau 1. À l’issue de l’épreuve de canoë aux Jeux paralympiques de Paris, les amis se sont retrouvés pour fêter la médaille d’or de Liam

– Pendant l’épreuve, j’ai cru qu’on allait avoir la médaille d’argent mais à la fin on a vraiment tout donné. Cette médaille d’or nous sommes allés la chercher de loin !

– Toutes les semaines, depuis dix ans, on n’a rien lâché, on était à l’entraînement sur la Marne par tous les temps !

– On est trop contents que tu aies gagné, Liam.

Liam – On a gagné TOUS ENSEMBLE : c’est vous qui m’avez guidé !

– C’était chaud, à un moment, tu as failli toucher le poteau.

– Heureusement que Badir t’a bien guidé.

Liam – Je suis vraiment heureux. C’est grâce à vous que j’ai gagné ces Jeux paralympiques. Il y a dix ans, quand vous m’avez emmené en Camargue, ça a été comme le début de notre entraînement.

– Si on nous avait dit ça, à l’époque...

— Tu te souviens, Liam, quand tu as commencé à avoir ta maladie ?

– C’est vrai que ça a commencé comme ça : ce cadeau qu’on t’avait fait.

– La surprise.

– Faire du canoë au milieu des flamants roses.

– Même qu’on avait fraudé dans le TGV.

– Abou avait fait tout le voyage dans une valise...

– Tu te rappelles qu’avant tout ça on t’appelait « le sous-marin » à cause de tes hublots ?

– Avec le prix que tu as gagné, est-ce que tu vas pouvoir t’acheter des yeux bioniques, Liam ?

Liam – Pas tout à fait, mais qui sait, un jour, bientôt, peut-être, oui ?

– Allez on fait une photo ! Liam, montre bien ta médaille d’or !

– Nous voilà entourant un champion paralympique !

Ils posent pour la photo.

Abou – Ça m’a donné faim, moi, tout ça...

Liam – T’inquiète, Abou. J’ai pensé à toi : ils ont prévu des tacos !

Rires. Photos.

3

THÉÂTRE

Collège Le Lizard de Noisiel

ENCADRÉS PAR
LEURS PROFESSEURS
DE PROJET
DE COMMUNICATION
ET DE PAO
Gaël Cartau
Fanny Rose
Elsa Barchechat

MAQUETTE ET ILLUSTRATIONS

Élèves de première bac pro Ama
Option communication visuelle plurimédia
du lycée Alfred-Costes à Bobigny (93)
(lycée des métiers de la communication
et de l'industrie graphique)

ICVA

Lisa NGUYEN

Lina LUZIO

Irfane IBRAHIM

Joshua DVORAK-SURBON

Ryan MOONOOSAMY

ICVB

Naëva BONIN

Moussa DAOU

Tiguidanké DRAMÉ

ENCADRÉS PAR
LEURS PROFESSEURS
DE PRODUCTION
GRAPHIQUE
PLURIMÉDIA

Jean-François Nouvel
Sandra Carré

MISE EN PAGE

Élèves de première bac pro RPIP
Option productions graphiques plurimédia
du lycée Alfred-Costes à Bobigny (93)
(lycée des métiers de la communication
et de l'industrie graphique)

IPG

Ethan FOLLY
Denzel GABRIEL-CALIXTE
Mathis SANICHANH
Mohamed MVULA



LYCÉE DES MÉTIERS DE LA COMMUNICATION
ET DE L'INDUSTRIE GRAPHIQUE

Directeur de la publication

Daniel AUVERLOT / Recteur de l'académie de Créteil

Coordination du projet

Rectorat de l'académie de Créteil

Mission « Maitrise de la langue et des langages – prévention de l'illettrisme »

Armelle SIBRAC

Séverine FURTADO

Direction de la communication

Cécile TABARIN

Jean-Philippe ROCHE

Françoise CHAPEAU

Virginie REGNAULD

Coordination des équipes du lycée Alfred-Costes à Bobigny (93)

Frédérique LOPEZ

Dépôt légal : mai 2023

C'est à la devise de Pierre de Coubertin *Citius Altius Fortius** qu'est consacré ce septième volume de la collection. Les textes, écrits par des élèves de sixième et par des écrivains, se font écho autour du théâtre, du récit et de la poésie. Neuf classes ont travaillé avec neuf écrivains « parrains » et « marraines », qui ont entraîné les écrivains en herbe dans leur univers littéraire, dans une approche vivante et nouvelle de la lecture et de l'écriture.

Fabien Arca, Bernard Chambaz, Laurent Contamin, Éric Dussert, Christophe Fourvel, Mélanie Leblanc, Sabine Macher, Isabelle Pandazoupoulos et Luc Tartar sont venus ainsi à la rencontre des élèves et de leurs professeurs. Chaque classe, inspirée par cet échange, a donné libre cours à sa créativité pour traduire en mots ce que cette devise olympique leur évoquait.

Les textes une fois composés ont été mis en page par des élèves de première du lycée Alfred-Costes à Bobigny, qui ont conçu la maquette et réalisé toutes les illustrations : ainsi est né ce « Livre de l'académie de Créteil » qui est aussi, avant tout, le livre de nos élèves.

*La traduction littérale

Plus vite, plus haut, plus courageusement
est remplacée dans l'ouvrage par son usage courant
Plus vite, plus haut, plus fort.

